

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$8.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

8^{ME} ANNÉE, No 392—SAMEDI, 7 NOVEMBRE 1891

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



BEAUX-ARTS.—LE BAISER, TABLEAU DE M^{LLE} G. A. DAVIS

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 7 NOVEMBRE 1891

CHRONIQUE DE FRANCE

SOMMAIRE

TEXTE.—Nos primes.—Notre causerie.—Chronique de l'étranger, par Paul Calmet.—Bibliographie, par Germain Beaulieu.—La rue des Chants du Galant (Nouvelle), par Léon de LaMorin-rie.—Poésie : Au cimetière (avec encadrement), par Frid O in.—La revanche du mort : Conte de la Toussaint, par Georges Guillaumot.—Choses et autres.—Poésie : Ce qui fleurit bon (romance), par Eugène Dick.—Chargez ! (nouvelle), par Gaston d'Eyzin.—Un épisode de 1837 : Un banquet à Papineau, par Pierre-Georges Roy.—Les massacres en Chine.—Caractère de la cuisinière.—Feuilletons : Un amour sous les frimas (suite), par Louis Tesson.—Carmen (suite).—Jeux d'esprit, Problèmes d'échecs et de Dames.

GRAVURES.—Beaux-Arts : Le baiser.—Cimetière à la campagne.—Les événements de Chine : Pillage et destruction d'une mission catholique (double page)

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

AVIS

M. Léon de Poltoratzki n'est plus l'agent voyageur du MONDE ILLUSTRÉ. Ce monsieur vient de s'établir à Québec comme marchand de journaux, etc., etc.

NOS PRIMES

QUATRE-VINGT ONZIÈME TIRAGE

Le quatre-vingt-onzième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois d'OCTOBRE), aura lieu samedi, le 7 NOVEMBRE, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

NOTRE CAUSERIE

Notre causerie hebdomadaire étant arrivée trop tard pour être publiée cette semaine, ce que nous regrettons fort, elle sera imprimée dans notre numéro prochain.

Nos lecteurs ne perdent rien pour attendre, car l'article de M. Faucher de Saint-Maurice est palpitant d'intérêt et sera lu par tous, nous n'en doutons pas, avec le plus grand plaisir.

LA RÉDACTION.

Par une de ces belles nuits d'été, je contemplais la voûte azurée qui s'arrondit au-dessus de nos têtes, les myriades d'étoiles apparaissaient comme autant de points brillants et dorés, sur le bleu du firmament. Tout-à-coup, une de ces étoiles s'ébranla et, après avoir sillonné la nue, elle disparut à mes yeux se perdant dans l'immensité du ciel sans fin.

Cet astre si brillant qui avait, un moment, éclipsé tous ceux qui se trouvaient auprès de lui, avait disparu laissant, après lui, une légère lueur phosphorescente qui, se dissipant aussitôt, ne laissait nul souvenir de l'étoile disparue.

Telle la mort du général Boulanger ne laisse aucun vide dans la scène du monde.

Boulanger ayant atteint, jeune encore, le comble de la gloire et de la renommée, se crut créé pour commander les hommes ; un moment idolâtré par quelques Français, il voulut suivre le plan trop ambitieux que lui dictait la haute estime qu'il avait de sa triste personne. Se sentant déchoir alors dans l'estime publique, il courut en Belgique et enfin en Angleterre.

Dernièrement, il s'est tué sur la tombe d'une femme qui fut, pour le monde entier, un sujet de scandale.

Boulanger a disparu de la scène du monde, et les regrets qui l'ont accompagné dans la tombe sont très rares et peut-être peu sincères. Les œuvres des hommes n'en souffriront guère ; comme l'étoile filante dont j'ai parlé au début de ma chronique, il n'a laissé qu'une faible lueur phosphorescente, qui, maintenant, a déjà disparu pour ne plus reparaitre.

Toute cette gloire passagère, tout le bruit fait un moment autour de son nom, sont allés échouer à une mort honteuse et indigne d'un bon Français. Les petits esprits seuls recourent au suicide pour échapper à des maux qui leur semblent trop pénibles.

Après Boulanger, voici encore le roi de Wurtemberg qui vient de mourir et dont la mort a été vite suivie de celle du patriote irlandais : Parnell, qui, après avoir longtemps combattu pour le parti catholique de son pays, fut condamné par les évêques et répudié de quelques-uns de ses partisans.

Parnell se tourna alors contre ses anciens amis, au risque d'assurer le succès de ceux qu'il avait si longtemps regardé comme ses ennemis.

Comme vous le voyez, chers lecteurs, la mort fait de grands vides dans nos rangs ; elle continue toujours sa mission destructive. Cependant, l'homme la trouve trop lente, trop tardive à s'emparer de lui. Sans cela, comment expliquer toute l'ardeur des humains à trouver de nouveaux appareils de destruction ? A former tout cet infernal attirail de guerre qui vomit, parfois, la destruction et la ruine sur deux pays à la fois, en leur enlevant ce qu'ils ont de plus noble et de plus généreux parmi leurs enfants.

Horreur ! les hommes semblent nés pour s'entre-déchirer et pour s'abreuver du sang de leurs semblables !

Notre ministre de la marine, M. Barbey assistait dernièrement, au Creusot, avec quelques officiers, à l'essai d'un nouveau canon à tir rapide. Ce nouveau canon, inventé par un ingénieur du Creusot est d'une puissance extraordinaire ; son projectile traverse, sans difficulté, une plaque d'acier de trente-huit centimètres d'épaisseur.

On espère, avec ce nouvel engin, tirer dix coups à la minute.

Nous nous réjouissons de posséder de telles armes, mais combien il serait heureux pour nous de n'avoir pas à les essayer sur nos semblables. Néanmoins, si cela devenait nécessaire, aucun Français, digne de ce nom, ne reculerait devant la terrible nécessité ; tous voleraient à la frontière

et feraient noblement leur devoir. Le souvenir des actes de vandalisme accomplis en 1870 est trop vivant en nos cœurs pour ne pas tâcher de le réparer et de laver, s'il le faut, la honte qui nous a atteints, dans le sang de nos ennemis.

* *

1870 ! Ah ! quelle année de souvenirs ! Combien nos braves soldats ont mérité, alors, de la patrie ! S'ils ont été vaincus, au moins, nous avons la joie de compter de glorieux faits d'armes ; l'héroïsme de nos guerriers est digne des anciens héros de la Grèce et de Rome. Les Prussiens se rappelleront la glorieuse et vaillante armée française. Nous pouvons presque être fiers de quelques défaites, car elles ne manquent pas de gloire.

Au moment où j'écris ces lignes (11 octobre), la ville d'Orléans célèbre le 21ème anniversaire de la bataille livrée en 1870 dans ses environs et où six mille Français arrêtaient, pendant huit heures, quarante-cinq mille Allemands possédant deux cents pièces de canons, et protégeaient ainsi l'armée qui se repliait derrière la Loire. Les Allemands n'ont pas dans leurs annales de si glorieux faits d'armes, ils savent bien que, sans la trahison de quelques chefs français, ils n'auraient jamais foulé le sol de Paris, si ce n'est en marchant sur le corps de tous les Français.

* *

Les dernières nouvelles de Chine sont mauvaises. Une dépêche de Singapore adressée au Times nous apprend qu'une émeute a eu lieu en septembre dernier ; plusieurs mandarins et fonctionnaires ont été massacrés par une populace rendue furieuse.

Un détachement de mille hommes, envoyés d'Hanoi, a réprimé ce commencement de révolte chinoise.

Si c'est ainsi que se conduisent les habitants du Céleste-Empire, que sera-ce donc dans les pays ne partageant point la félicité des empires célestes ?

* *

Au commencement d'octobre, Garibaldi, le patriote italien qui joua un grand rôle lors de la guerre d'indépendance italienne, vient d'avoir sa statue élevée sur une des places de Nice. A cette occasion, de brillantes fêtes ont été célébrées dans cette ville. Plusieurs discours ont été prononcés, parmi lesquels ceux de nos ministres ont été particulièrement remarquables.

Espérons que la France et l'Italie sauront trouver, dans cet événement, une occasion de renouveler leur ancienne amitié et établir sur des bases certaines les bonnes relations nécessaires entre bons voisins. Il serait temps, enfin, que l'Italie se rappelle que le sang des soldats français a coulé à Solferino et à Magenta pour lui donner l'indépendance qu'elle recherchait déjà depuis longtemps.

* *

Toute ma chronique a été jusqu'ici presque exclusivement consacrée au deuil et à la guerre ; il est temps de quitter ces sombres images et de courir dans les bras caressants et consolateurs des Beaux-Arts.

Narbonne, notre riche ville du midi, est appelée, lors du creusement du canal maritime, à devenir la capitale du bas Languedoc. En attendant ce jour, peut-être éloigné, elle voit quelques uns de ses enfants se grouper dans une société artistique qui ne tardera pas à se signaler.

Narbonne est vraiment le refuge des Beaux-Arts ; son Orphéon obtint le premier prix d'excellence à l'exposition universelle de Paris, en 1889 ; sa fanfare : la Lyre Narbonnaise, a été reconnue comme une des meilleures musiques du monde ; la musique du 100e de ligne est connue depuis longtemps comme une des plus distinguées musiques de régiment. La nouvelle société artistique nous fournira bientôt, nous n'en doutons pas, de grands peintres et de bons sculpteurs. Nous le

souhaitons ardemment à la gloire française et à la gloire narbonnaise.

Le siège de la société sera à la mairie de Narbonne, et sera placée sous le haut patronage de personnes compétentes en ces matières.

Paul Calmet.

Armissan (France)

BIBLIOGRAPHIE

Feuilles volantes, par Louis Fréchette, 1891. Granger frères, Montréal. 200 pages.

Ce n'est pas une critique que je veux faire ici : je suis trop jeune pour cela ; ce ne sont pas non plus des louanges que je veux prodiguer : je me connais encore trop peu en belle littérature pour agir ainsi ; c'est tout simplement ma pensée concernant un ouvrage nouvellement paru, que je veux et que je suis obligé d'exprimer.

Feuilles volantes, tel est le titre sous lequel notre éminent poète national, M. Louis Fréchette, a groupé quelques-unes de ses poésies. Le livre n'a pas de dédicace, sans doute parce que presque toutes les pièces qui le composent sont dédiées à des amis MM. Granger frères en sont les éditeurs, et ils en ont confié les soins de l'impression à MM. Désaulniers et Leblanc, qui semblent avoir pris pour tâche, d'après ce qu'ils ont fait jusqu'ici, de faire revivre, en notre pays, les belles éditions élvériennes.

Maintenant, lecteurs, feuilletons ensemble un peu le livre pour en admirer les principales beautés : elles sont nombreuses, semées dans ces pages, avec quelques légères imperfections que l'on rencontre par-ci par-là. M. Fréchette, si j'ai bien pu voir, est un peu de l'école de Hugo ; or, les imperfections sont inhérentes à cette école : le grand maître aimait, comme l'on sait, passionnément les contrastes, et chaque chose a son contraste, même le beau...

On voit que l'ouvrage, si l'on y fait un peu attention, se divise en deux parties bien distinctes. Dans la première partie, c'est l'inspiration, c'est l'intelligence, c'est le souvenir d'un passé regretté, c'est le penseur enfin qui parle ; dans la seconde, c'est le cœur, c'est l'âme. La première partie s'adresse à cet âge où l'on réfléchit avant d'agir ; la seconde, à l'âge où l'on n'a qu'à sourire. Dans la première partie, l'auteur instruit ses semblables de sa propre expérience ; dans la seconde, c'est à l'enfant qu'il tend les bras. Mais pour chaque sujet, il a su employer avec charmes le style qu'il convient : d'un lyrisme majestueux dans *J. B. de LaSalle*, d'une force et d'une rapidité frappantes dans *l'Espagne*, ses vers descendent à la plus touchante et sa vive simplicité dans la *Première communion*, *Les rois*, etc. On sent, cependant, dans tout ce volume, que l'auteur n'en est plus à l'âge des illusions et des rêves, cette première fibre du poète. Quand il parle à l'intelligence, il est vieillard ; quand il sourit à l'enfant, il est grand père : il en a la quiétude et la simplicité. Parfois, on dirait qu'il regrette son jeune âge : O fleurs, dit-il,

O fleurs des premières aurores,
Boutons d'or si vite cueillis !

Je crois revoir—regrets cuisants !—
Refleurer à cette fenêtre
La douce fleur de mes quinze ans....

D'autres fois, il semble être fier d'être à l'âge où l'on voit ceux que l'on rencontre se découvrir devant soi :

Et malgré mon front grave et mes mines joyeuses,
Une franche amitié s'établit entre nous.

Ce qui fait surtout plaisir à constater, c'est l'atmosphère de piété et de religion qui embaume les *Feuilles volantes* ; tout y élève l'âme et rafraîchit le cœur. On aime à lire des strophes comme celles-ci :

Enfant, détrompe-toi ! Ne tremble pas, espère !
Dieu n'est pas seulement le puissant créateur ;
S'il est le souverain, il est aussi le Père ;
Plus encore que le maître, il est le bon Pasteur.

Il s'éprend de pitié devant sa créature ;
Les humbles sous son aile ont toujours un abri ;
C'est la grande bonté planant sur la nature,
L'universel amour sur son œuvre attendri.

Pour son immensité, tu n'es pas trop petite ;
Bergers et potentats à ses yeux sont pareils ;
S'il créa l'astre il fit aussi la clématite ;
Le brin d'herbe pour lui vaut le roi des soleils.

Il a fait le printemps, la lumière, les roses,
Le vol de l'hirondelle et le chant du bouvreuil ;
Et c'est lui qui, charmante entre toutes ces choses,
Fait luire en ce moment cette larme en ton oeil.

Rassure-toi ; Jésus est un Dieu doux et tendre ;
Il aime à se pencher sur tous les cœurs fervents ;
Et puis, n'a-t-il pas dit—heureux qui sait l'entendre :
—Laissez venir à moi tous les petits enfants ?

A genoux ! ne crains rien, souris : la faute d'Eve,
Pour ta sainte candeur Dieu l'efface aujourd'hui ;
Car la communion, c'est un coin qu'il soulève
Du voile qu'elle a mis entre la terre et lui.

Et quand il descendra sur la terre profane,
Que tu t'épancheras dans son doux entretien,
Prie un peu pour celui qui voudrait bien, ô Jeanne !
L'aimer avec un cœur aussi pur que le tien.

Ah ! M. Fréchette, et j'en suis content, a su encore une fois, donner un démenti formel à ceux qui disent et veulent faire croire que le beau ne siège que dans le profane (j'ai dit *profane* pour ne pas dire plus). Hélas ! trop d'écrivains, tant jeunes que vieux, se laissent tromper et n'usent de leurs talents que pour corrompre les bonnes mœurs ; et le nombre des ouvrages immoraux qui sont chaque jour lancés dans le public, est terrifiant ! Mais quand je rencontre un livre qui ne blesse en rien la saine morale, qui, loin de là, prêche la vertu au cœur et à l'esprit, je dis : C'est un trésor, il faut en être jaloux ! Honneur à l'auteur qui dote nos bibliothèques d'un tel livre !... Et c'est là ce que l'on peut dire des *Feuilles volantes* : en effet depuis le poème intitulé *J. B. de LaSalle*, jusqu'à l'épilogue qui se termine ainsi :

Mais maintenant que j'ai vieilli,
Je ne crois plus à ces mensonges :
Mon pauvre cœur plus recueilli
A d'autres songes.

Une autre vie est là pour nous,
Ouverte à toute âme fidèle :
Bien tard, hélas ! à deux genoux,
Je rêve d'elle !

Tout est empreint d'un vernis de morale délicieuse sur lequel brillent à tout instant des perles comme celles-ci :

Les forts sont indulgents et savent pardonner.

... Pour le cœur qui veut recommencer la vie,
S'il reste encor des fleurs, les flambeaux sont éteints.

Mais passons ! avant de terminer, voyons un peu la forme. Je n'en dirai qu'un mot, car l'on sait comme M. Fréchette tient à polir son vers ; on a même dit qu'il y attachait trop d'importance ! Je ne crois pas à la perfection, quelle qu'elle soit, ne nuit jamais.

En disant tout à l'heure que M. Fréchette était un peu de l'école de Hugo, c'était dire indirectement qu'il s'était affranchi des règles difficiles et trop nombreuses de la vieille école classique. Ainsi on le verra souvent couper son vers par deux césures et ne lui donner aucun hémistiche, comme dans celui-ci :

L'Amérique, c'est la soupape des Titans.

C'est, il me semble, ôter au vers toute son harmonie en lui ôtant toute sa cadence ; il est vrai que M. Fréchette relève ces mépris de l'hémistiche—si je puis ainsi m'exprimer—par la vigueur de la pensée et par une richesse de rime qui dégénère presque en faste. Mais n'empêche pas que, dans ces vers sans hémistiche, si l'esprit est satisfait, l'oreille ne l'est pas, et l'oreille est la voie qui mène au sentiment.

Mais il est temps que je m'arrête : j'ai peut-être assez parlé pour montrer que je ne me connais pas encore assez en littérature ; qu'on me le pardonne : je vieillirai...

Je vieillirai ; mais qu'importe, j'aimerai toujours lire les *Feuilles volantes* : *La chapelle de Bethléem*, *Vers luisants*, *Première communion* et surtout *Le Pèlerin*, et surtout les *Stances à Mgr le chanoine Boucher*, les deux feuilles que je préfère en ce volume, auront toujours un grand attrait pour moi, car, lorsque je les lis, mon cœur écoute, charmé, ce que mes yeux racontent.

Germain Paulieu

LA RUE DES CHANTS DU GALANT

(NOUVELLE)

— Eh bien, Marguerite ! comptez vous me conserver ainsi jusqu'au lever du jour ? Ne vous semble-t-il pas commettre une imprudence extrême à prolonger si tard un pareil tête à tête, auquel hier encore j'étais loin de songer ?

Muettes demeurèrent ses lèvres.

— Quel génie m'a poussé vers vous, au cœur de ce palais superbe, dans ce salon somptueux où règne un parfum indéfinissable ?

— Le thé que vos doigts délicats ont versé goutte à goutte dans ces tasses de vieux Sèvres, dégage un arôme qui m'enivre ; je n'ose toucher à cette porcelaine frêle comme un soupir, mon souffle pourrait la briser. Tout ce que je vous demande, marquise, c'est le chemin qui mène hors de ces murs.

La belle châtelaine, aux cheveux blancs comme neige, au port de reine, à l'œil dur et fier, n'eût pas un sourire et pas une parole.

Malgré l'épaisseur des rideaux qui diminuait les bruits nocturnes, je percevais de lointains coups de tonnerre, messagers d'orage, et j'étais décidé au départ.

Je m'approchai de la maîtresse de céans et lui prit la main, mais je reculai en proie à la plus vive terreur... sa main était celle d'un cadavre, inerte et glacée... et comme je cherchais du regard une issue pour fuir, deux hommes, les laquais de la noble dame, se précipitèrent, renversant à terre les jolies tasses.

— Tout est gardé, s'exclamèrent-ils ensemble, il n'y a pas une minute à perdre : *A la rue des chants du galant*.

Comme si ces mots avaient ranimé soudain ma compagne, elle bondit sur moi, me saisit par les épaules et me poussa contre la muraille qui s'ouvrit et se referma aussitôt.

J'étais dans un escalier tortueux et sombre.

Trébuchant à chaque marche, je descendis... Une sueur froide coulait de mon front et tout mon être tremblait...

Après quelques minutes qui me parurent un siècle, je me trouvai dans une étroite rue où s'engouffraient la rafale et une pluie torrentielle.

Or, tandis que j'étais dans la nuit, un grand coup me brisa la poitrine et je m'éveillai...

C'était un rêve.

Paul Morin

Paris 1891.

On juge une espèce d'hercule, accusé de tapage nocturne et de rébellion.

Le président.—Vous n'avez pas d'avocat pour vous défendre ?

Le prévenu, regardant le tribunal d'un air de pitié.—Un avocat ? Je n'ai besoin de personne pour me défendre. Vous pouvez venir tous les trois, (se campant sur ses jarrets) je vous ferai votre affaire à moi tout seul !



AU CIMETIERE

Quand j'aperçois ta flèche altière
Qui brille au loin, mon vieux clocher,
Mon cœur s'envole au cimetière
Où nos chers morts vont se coucher.

Parfois, je foule sa poussière,
Et, tremblant, j'ose m'approcher.
Le secret de la vie entière
Semble encor vouloir s'y cacher.

Comme de nous rien ne demeure,
Lorsqu'a sonné la dernière heure,
Qu'un peu de cendres en ce lieu,

Mon âme, sois forte et sereine,
Puisque tu dois, heureuse reine,
Régner un jour avec ton Dieu !

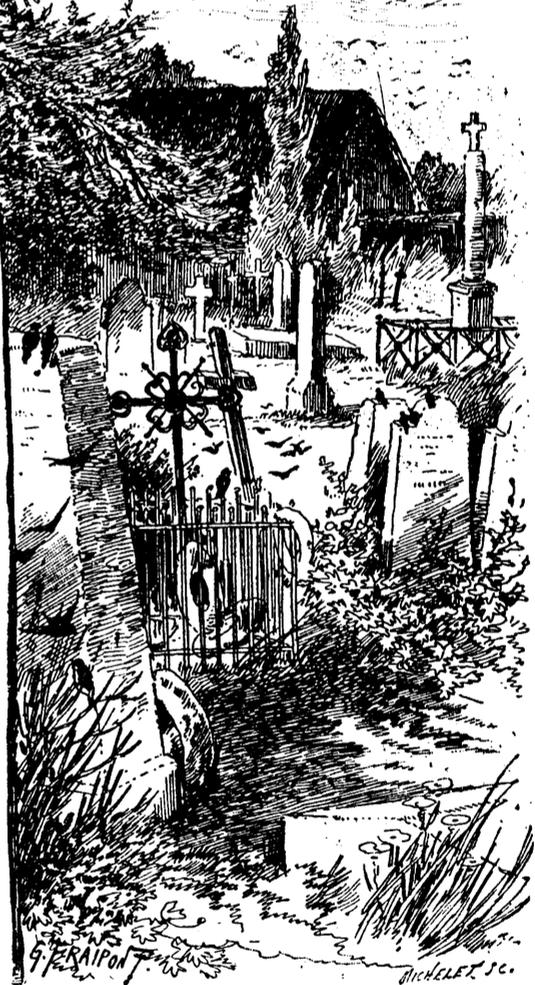
Chers petits oiseaux qu'on entend chanter
Dans le champ des morts l'hymne d'espérance,
Vos voix sont un baume à notre souffrance
Et chacun se plait à vous écouter.

Vos gais trémolos sont une enivrance
Pour l'homme meurtri qui voudrait douter.
Ça, doux ménestrels, faites nous goûter
Le refrain joyeux de la délivrance !

Priez avec nous, redoublez d'ardeur ;
Que le noir cyprès, le saule pleureur
Ne soient pas les seuls à tirer nos larmes !

Célestes chanteurs, ne vous taisez pas ;
Pour faire oublier les maux d'ici-bas,
Du ciel du bon Dieu rappelez les charmes !

Fridt Olm



LA REVANCHE DU MORT

CONTE DE LA TOUSSAINT

Il n'y a pas encore bien longtemps qu'à Rosporden, on voyait, le soir de la Toussaint, le cimetière envahi par une foule recueillie qui allait, avant de s'arrêter à toute autre tombe, s'agenouiller, tête nue, sur l'herbe mouillée, autour d'un tumulus surmonté d'une croix de bois et devant lequel le plus ancien de la paroisse, quand ce n'était pas le curé, entonnait un chant funèbre que la foule répétait agenouillée.

L'étranger qui, de passage ce jour là à Rosporden, demandait l'explication de cette cérémonie bizarre, apprenait que ce pèlerinage avait pour but d'apaiser la colère du mort qui dormait là et d'obtenir de lui le pardon du voleur de tête.

C'est ainsi que me fut racontée la légende qu'on va lire.

I

C'était un soir de février, un soir de carnaval. A Rosporden, comme dans toute la contrée, les habitants, cédant à la crainte que leur avait inspirée certains sermons, étaient rentrés chez eux plus tôt que de coutume. Car les prédicateurs bretons, pour empêcher les fidèles de prendre part aux orgies du carnaval, citaient, sur ceux qui avaient méprisé leurs avis, des faits épouvantables.

C'est ainsi qu'ils racontaient qu'un jeune homme, n'ayant pu parvenir à arracher son masque, le porta toute sa vie collé sur son visage ; qu'un autre, n'ayant pu se dépoiler d'une peau de taureau dont il s'était revêtu, gagna les bois où il se mit à vivre de la vie des bêtes, revenant quelquefois rôder et mugir autour de sa demeure.

Ce soir là donc, toutes les portes étaient closes dans Rosporden ; les fenêtres bien illuminées, mais à l'intérieur les résines n'éclairaient que la famille réunie devant le grand âtre et disant le chapelet.

Cependant, dans une maison située à l'extrémité de la petite ville, on menait grand bruit et grand tapage. C'était une hôtellerie où plusieurs jeunes gens riaient et chantaient en buvant.

Bientôt, fatigués de boire, ils se séparèrent.

— Eh quoi ! s'écria l'un d'eux, allons-nous nous coucher comme nos poules, un soir de Mardi-Gras ? Et les voilà devisant et décidant qu'ils s'habilleraient de peaux de bêtes et qu'ils iraient courir.

L'un d'eux, nommé Iannick, qui avait plus de raison et à qui l'ivresse conseillait d'extravagantes choses, se dirigea vers le cimetière. Il y prit une tête de mort, plaça deux lumières dans les trous des yeux, posa le crâne vide sur sa tête et s'élança comme un démon en gambadant à travers les rues.

Dans les chaumières, quand on entendait, mêlés aux grands souffles qui venaient de la lande, les cris affreux, pareils à des râles de damnés, que poussaient les "déguisés," on se signait dévotement et on redoublait dans la récitation du chapelet. Mais l'effroi était à son comble quand l'un des membres de la famille, relevant ses regards de dessus les racines rougies qui achevaient de brûler dans le foyer, venait à les reporter vers la fenêtre et apercevait tout à coup, à travers les vitres sombres, la tête de mort portée par Iannick, qui semblait les regarder de ses deux yeux aux sanglants reflets.

II

Quand il se fut suffisamment promené, Iannick, avant d'aller se coucher, reporta sa tête de mort au cimetière et dit, en la jetant loin de lui :

— Viens souper avec moi un de ces soirs, vieux ; nous nocerons ensemble.

Qui répéta ce propos aux gens de la paroisse ? On ne sait, mais les vieux disaient, en voyant passer Iannick, qui s'en allait, insouciant, à son travail de chaque jour :

— Iannick a invité le mort à venir souper avec lui ; le mort viendra et se vengera de l'insulte faite à son crâne baptisé . . .

Et comme les jours succédaient aux jours, sans amener aucun événement tragique ; comme le

jeune homme, toujours insouciant, continuait à rire de leurs prophéties, les vieux ajoutaient :

— Patience ! c'est un jour de fête que Iannick est allé au cimetière ; ce sera un jour de fête qu'il y retournera.

III

Novembre était venu. Un épais tapis de neige recouvrait la terre ; la campagne, silencieuse, semblait s'envelopper sous les plis d'un immense linceul. Les cloches jetaient dans la nuit leurs tintements tristes, et dans les villages, au loin, on entendait les chants lugubres.

Ces chants, disent les Bretons, sont ceux des trépassés qui empruntent la voix des pauvres de la paroisse pour demander des prières.

En entendant ces voix lamentables, il est d'usage que tout le monde se lève dans les chaumières et prie pour les morts, après avoir fait l'aumône aux pauvres qui les représentent. Ceux-ci reprennent alors leur promenade nocturne à travers les bois et les landes, au son des glas funèbres et au murmure du vent dans les feuilles flétries, moins pressées, dit-on, sur la terre au "mois noir" que ne le sont les âmes, cette nuit, dans les airs.

Or, cette nuit-là, Iannick était seul dans sa demeure.

Au dehors, le vent secouait les branches nues qui craquaient en s'entrechoquant et ses rafales secouaient, à les arracher, les volets des fenêtres.

Tout à coup, une bourrasque de vent plus violente que les autres, passe sur la maison avec un bruit terrible ; la chandelle de résine fixée dans l'âtre s'éteint en crépitant, et la porte, grinçant sur ses gonds, s'ouvre toute grande.

Iannick se lève pour la fermer, mais sur le seuil il s'arrête et regarde, surpris.

Devant lui, la route s'étendait, nue ; le vent, qui balayait la neige, l'enlevait en tourbillons jusqu'au sommet des arbres noirs. Aussi loin que le regard pouvait s'étendre, on apercevait dans la campagne que de légers tourbillons qui semblaient animées d'une vie mystérieuse et s'élevaient de terre de place en place pour s'évanouir bientôt dans la nuit.

Immobilisé sur le seuil de sa chaumière, Iannick ne songeait plus à refermer sa porte ni à rallumer sa résine.

Toute son attention était concentrée sur un seul point.

Au milieu de la route, une grande ombre blanche, d'abord indécise, grandissait et semblait glisser lentement sur le sol. Cette ombre se rapprochait de Iannick, dont les cheveux se dressaient d'effroi.

C'était le mort qui venait réclamer, pour son jour, l'exécution de la promesse qui lui avait été faite.

— Me voici, Iannick, dit-il, quand il ne fut plus qu'à quelques pas ; me voici, je viens souper avec toi.

Iannick, éperdu, jeta un cri épouvantable et roula comme une masse aux pieds de l'effrayante apparition. Dans sa chute, la tête du malheureux frappa si violemment sur le sol qu'elle s'y brisa et que le sang s'en échappa comme s'échappe l'eau d'un vase fêlé

.....
Quand, le lendemain, on releva le cadavre, les vieux dirent en montrant ce crâne brisé :

— Iannick avait volé la tête du mort et l'avait profanée : le mort est venu chercher la tête d'Iannick et, dans sa colère, l'a cassée sous son talon.

Depuis lors, les gens de Rosporden, jugeant que celui qu'ils appelaient le voleur de tête avait suffisamment expié sa faute, se rendaient chaque année, à la Toussaint, demander sur la tombe du terrible vengeur le pardon du téméraire.

Et il est à croire que le mort a pardonné, car cette coutume a aujourd'hui complètement disparu.

GEORGES GUILLAUMOT.

Nos idées : nous y tenons, ou plutôt elles nous tiennent.—H. TAINÉ.

Il faut qu'un homme soit bien aimable pour qu'on lui pardonne de n'être pas celui qu'on attendait.—Comtesse DIANE.



—On compte actuellement 151,614 nègres catholiques aux Etats-Unis.

Il y a 27 églises à l'usage des noirs ; ils possèdent 110 écoles fréquentées par 7,000 enfants ; ils ont 8 asiles, une maison et un hôpital.

L'an dernier, 4,558 enfants et 590 adultes ont été baptisés.

LA MORT APPARENTE.—Beaucoup de gens frémissent à l'idée qu'ils pourraient être enterrés vivants, surtout quand on songe que le seul signe apparent de la mort est la décomposition.

Un médecin de Saint-Jean-du-Gard, le docteur Carrière, affirme connaître un moyen sûr de constater la mort.

On n'a, dit-il, qu'à mettre, dans un endroit obscur, la main de la personne que l'on croit morte devant une flamme. Si les doigts, surtout aux contours, paraissent transparents avec une légère coloration rose, la mort n'est pas encore survenue ; si, au contraire, la main couvre la flamme comme une barre de fer et tranche sur les rayons, c'est que le dernier souffle est irrémisiblement rendu.

LA BIBLE ET LA SCIENCE.—On a raconté jadis la découverte, par un égyptologue, M. Smith, de briques où était écrite en chaldéen l'histoire du déluge. Un autre égyptologue, Brugsch-Bey, vient de découvrir, près de Louqsor, une tablette où il est expliqué comment le Nil cessa, pendant 7 ans, d'inonder ses rives, ce qui causa la famine dans le pays.

Brugsch, en calculant la date de cette famine, a découvert qu'elle avait eu lieu en l'an 1900 avant Jésus Christ, c'est-à-dire à l'époque où selon la Bible, eu lieu la famine qui conduisit les frères de Joseph en Egypte et leur fit retrouver leur frère dans le ministre de Pharaon. Dans la pensée d'anéantir la Bible, on a accumulé dans ce seul siècle, en Allemagne, en France et en Angleterre, tant d'écrits de toute forme et de toute dimension, que de vastes bibliothèques suffiraient à peine à les contenir. Les faits que nous citons semblent pourtant bien indiquer son importance scientifique.

—On a souvent parlé de la secte des Nazaréens fondée en Hongrie, comme étant très morale, mais très excentrique.

Ces illuminés ont mis dernièrement le juge cantonal de Gysma dans un singulier embarras. Ils se sont présentés dans le prétoire et ont demandé l'autorisation de crucifier un de leurs coreligionnaires qui prétendait être le Christ et qui voulait monter au ciel. Le bon juge, après mûre réflexion, leur a tenu le petit discours suivant :

" Mes chers amis, je ne veux en aucune façon froisser vos convictions religieuses. Libre à vous de crucifier votre compagnon ; seulement, je dois vous déclarer que s'il ne ressuscite pas au bout de trois jours, je vous ferai pendre jusqu'au dernier." Les Nazaréens n'ont pas insisté.

MŒURS MALGACHES.—Voici, d'après le récit d'un commandant de navire quelles sont les pratiques inhumaines des Sakhalapes, contre lesquelles les Français s'efforcent de lutter, à Madagascar. Tout enfant né un vendredi est emporté dans les bois et abandonné, le vendredi étant considéré comme un jour de malheur. Pour un motif contraire, les enfants des chefs qui naissent le dimanche sont également condamnés, leurs pères craignent qu'ils ne deviennent plus puissants qu'eux. Tout enfant dont la naissance coûte la vie à sa mère est mis à mort, parce qu'il est considéré comme un assassin. Enfin, les jumeaux sont également tués, parce qu'on prétend qu'il y a là un phénomène qui n'est pas naturel. Avec de pareilles mœurs, l'accroissement exagéré de la population n'est pas à craindre.



CE QUI FLEURE BON

ROMANCE — (Air... à faire)

I

Quand l'aurore aux doigts roses
Ouvre les portes closes
Du jour, à l'horizon,
Les gouttes irisées
Des nocturnes rosées
Brillent et fleurissent bon.

II

Le brin d'herbe se dresse
Sous la tiède caresse
De ce premier rayon,
Et tout ce qui végète,
Sapin ou mignonnette,
Se prend à fleurir bon.

III

Gentille bergerette,
Pourquoi, sans colerette,
Si matin te voit-on ?
—Point de plaisanterie :
Je vais dans la prairie
Voir si ça fleurit bon.

IV

—Il est trop tôt, petite...
Là ! ne cours pas si vite
Dans ton léger japon.
Ton berger dort encore ;
Il rêve qu'il t'adore...
Ce rêve fleurit bon.

V

La fillette soupire ;
Mais un léger sourire
A plissé son menton...
Lèvres de jeunes filles,
Riez pour des vétilles :
Vos rires fleurissent bon.

VI

Entendez-vous ?... dit-elle.
Déjà bat plus d'une aile
A travers maint buisson...
—Erreur, ma toute belle,
C'est l'amour qui t'appelle,
L'amour qui fleurit bon.

VII

—Mais, voyez donc !... L'aurore
Depuis un instant dore
Un coin de l'horizon...
Quand on aime, on s'empresse
De voir si sa maîtresse,
Au lever, fleurit bon.

VIII

Berger sans prévoyance,
Dors, mais, pour pénitence,
Apprends cette leçon :
C'est quand le jour éveillé
La nature vermeille
Que l'amour fleurit bon.

CHARGEZ !!

Et la terre tremblait sous ces lourds escadrons.
BARBIER.

Les temps sont peut-être prochains où la France va tirer du fourreau son glaive vengeur du droit conspué, crier à ses enfants : "Sursum corda, haut les cœurs, mes fils, et en avant pour la Justice et la Gloire." Et nous serons tous là ; elle peut compter sur nous.

Ils y seront surtout — ceux dont l'âge n'aura pas glacé le sang ou paralysé les membres — les survivants de la défaite imméritée de 1870. Ils y se-

ront ceux qui ont connu toutes les amertumes des retraites, des capitulations, des déroutes ; ceux qui ont brûlé les dernières cartouches, lancé les derniers coups de sabre dans les dos teutons.

Depuis cette époque néfaste dans nos annales, depuis plus de vingt ans, nous broyons notre vengeance. Sans cesse, sans trêve, sans relâche, à travers des crises politiques et économiques qui eussent fait s'écrouler toute autre nation que la France, nous avons collaboré tous, sans distinction de parti, de profession religieuse, à la préparation de la revanche.

Ils reviendront sans doute, les temps épiques ; après notre longue Odyssée, nous verrons enfin resplendir l'Illiade qui est dans notre rêve. Les héros surgiront du vieux sol gaulois ; leurs actions sublimes viendront s'ajouter à celles de leurs ancêtres, les preux du moyen âge, de leurs aïeux des guerres de la Révolution et de l'Empire. Les Reichsoffen, les Sedan, les Metz seront alors effacés de notre mémoire, et nous aurons restitué à nos enfants l'intégrité de notre territoire et la splendeur rajeunie de notre histoire.

Non qu'en 1870-71 on ait pu reprocher de la mollesse, de la lâcheté, de la désespérance aux Français. Non, on a lutté jusqu'à la fin ; et sans l'impéritie des chefs, sans le manque absolu d'organisation, d'entente et d'ensemble, on eût peut-être vu changer la face des choses. Mais une sombre fatalité pesait sur nous ; c'était un sévère mais juste châtement de notre aveuglement, de notre imprévoyance ; elle nous a poursuivis pendant toute la durée de l'Année Terrible. Vingt fois on a touché la victoire du doigt, vingt fois nous l'avons laissée glisser de nos mains.

Hé bien ! malgré tout, si sombres que ces jours reviennent à notre mémoire, quelques uns sont restés, ensoleillés et consolateurs, gravés dans nos cœurs. Nous les rappelons, nous avons pu nous dire que l'Avenir se lèverait réparateur. On a pu, en les racontant aux jeunes, relever la tête et leur dire : "Oubliez la défaite finale ; voyez les longues souffrances que nous avons endurées, les grandes choses que nous avons faites et répétez vous : nous en ferons autant."

C'était à la fin de janvier 1871. Grâce aux incompréhensibles hésitations du général Bourbaki, notre armée de l'Est n'avait pas su profiter de sa brillante victoire de Villersexel, pour écraser définitivement les Badois du général Werder. Bourbaki attendait un jour des renforts, l'autre jour des munitions, un autre des ordres du gouvernement. Pendant ce temps-là les Badois se reformaient, reprenaient timidement l'offensive, nous harcelaient, tant et si bien qu'un jour il vint une chose que Bourbaki n'attendait pas, le général Mantuffel avec quatre-vingt mille hommes de troupes fraîches. Notre armée, cernée par des masses, dut battre en retraite et aller se réfugier en Suisse. Un seul corps, le nôtre, put, grâce à sa position d'arrière-garde, et à l'énergie de son commandant, le général Billot, échapper à la débâcle et se replier sur Lons-le-Saulnier. Mais ce ne fut pas sans périls.

D'abord nous avions à traverser, de Mont-Béliard à Lons-le-Saulnier, un pays ruiné, sans vivres ; et, l'intendance n'existant plus, nous ne pouvions compter que sur le hasard et notre ferme volonté de nous serrer le ventre. En outre, après un hiver très rigoureux, le soleil était venu... et le dégel. Les routes étaient défoncées, ravonnées, pleines de mares boueuses. Nos longues files, silencieuses et résignées, s'allongeaient péniblement dans le clapotis de ces fondrières. Au centre, le général Billot, entouré de son état-major, mordillait rageusement sa moustache ; enfermé dans un silence de désespéré, il n'en sortait que pour donner quelques paroles d'encouragement aux colonels et à la troupe. Depuis deux jours, nous étions en marche à travers les collines boisées de la Franche-Comté et nous n'avions fait que quarante kilomètres. Ils nous en fallait faire encore plus de soixante pour rallier Lons-le-Saulnier et trouver des vivres.

Tout à coup un paysan, que je vois encore, jallit tout courant d'un bois et arrive essoufflé auprès du général :

— Mon général, lui crie-t-il, les Prussiens sont derrière vous ; ils ont monté par l'Isle-sur-le-Doubs et ils se sont emparé de Courchaton.

Le général sursauta sur son cheval et eut un mot héroïque.

— Ah ! canailles, enfin !

... Depuis dix jours il ne s'était pas battu !

Néanmoins, la situation était critique. Nous avions quitté Courchaton depuis deux heures à peine, et notre brigade d'arrière-garde allait y arriver bientôt et tomber infailliblement dans l'embuscade. Faire rebrousser chemin à des troupes harassées, les mener à l'assaut, c'était chanceux. Continuer notre route et sacrifier notre arrière-garde, le général n'y songea pas un seul instant. Il avait deux régiments de cavalerie ; il manda les colonels.

— Colonels, leur dit-il, êtes-vous prêts, vous et vos régiments, à faire ce qu'ont fait vos frères, les cuirassiers de Reichsoffen, les chasseurs de Galiffet, à vous sacrifier pour le salut du corps d'armée ?

— Certes, répondirent les colonels.

— Je le savais. Hé bien ! allez et balayez moi cette vermine.

* *

Après quelques instants de concert, les colonels mirent leurs régiments en marche, et on retrograda sur Courchaton. Fiévreux mais résolus, officiers et soldats se serrèrent les uns contre les autres, impatients de venger par un dernier coup d'éclat la honte de la retraite.

A un kilomètre du village dont on apercevait le clocher pointu derrière un mamelon planté de vignes, les deux régiments se séparèrent. Le cinquième lanciers prit sur la droite pour tourner le village et l'attaquer par le flanc ; le 3e, le nôtre, continua sa route pour y entrer de front, par la grande rue.

Quand la tête de notre colonne fut arrivée au haut du mamelon, à cent pas des premières maisons, le colonel commanda : "Halte !" Puis il fit former ses escadrons par pelotons serrés, de seize hommes de face, et, le régiment bien massé, il le fit ébranler au pas d'abord, au trot ensuite, puis les trompettes ayant retenti, il leva son sabre en l'air et, d'une voix tonnante, il s'écria :

— Chargez ! Vive la France !

Et comme une trombe, nos six cents cavaliers s'engouffrèrent dans la grande rue de Courchaton. La fusillade crépitait sur nos pelotons comme la grêle sur les toits, mais la colonne ne s'arrêtait pas. En deux minutes, nous avions balayé la grande rue du village, et l'impétuosité de notre course nous avait entraînés bien au-delà des dernières maisons. Arrivés en pleins champs, le colonel fit reformer son régiment en ordre inverse, et, s'étant mis de nouveau à sa tête, il cria encore :

— Chargez !

Mais cette fois les Prussiens, remis de leur alarme, avaient, dans le milieu de la grande rue, jeté à la hâte des meubles, amené des voitures, et derrière cette ébauche de barricade ils avaient massé une épaisse colonne d'infanterie. De toutes les fenêtres des maisons on nous tirait dessus, de face c'était un feu meurtrier. Notre colonel fut blessé à l'épaule, un capitaine fut tué à ses côtés.

Devant cette stupide barricade, devant la masse vivante qui la soutenait, il ne nous restait plus qu'à nous faire fusiller sur place ou à battre en retraite. Le colonel coupa court à ce dilemme ; quoique blessé, sans quitter son poste d'honneur, il dit à un commandant :

— Commandant, vite, vingt hommes de bonne volonté ; faites leur mettre pied à terre et qu'ils me déblayent ces saletés.

Une minute après, le commandant revenait avec trente hommes.

— Merci, mes enfants, fit le colonel, les larmes de la joie et de la fierté aux yeux, enlevez-moi ça ou nous sommes canardés comme des oies.

Ces vraies victimes du devoir et de dévouement furent presque toutes sacrifiées, tuées à bout portant, mais ils déplacèrent les meubles, les charrettes et les rejetèrent de côté et d'autre de la

Eugène Dick

chaussée. Néanmoins, notre front d'attaque était réduit à dix cavaliers. Qu'importe !

— Chargez ! crie une troisième fois le colonel. Vive la France !

Et nos chevaux du premier rang, presque tous blessés, s'élançèrent sur les rangs ennemis. La masse de derrière poussait ceux de devant. Sous cette marée affolée, les Prussiens ployaient, écrasés par le poids de nos chevaux ; ils ne pouvaient plus combattre, faute d'espace. Ah ! nous les tenions bien dans ce moment ! La moindre faiblesse, le moindre coin laissé libre à notre action, c'en était fait d'eux. Nous aurions appris à ces lourds mangeurs de choucroute ce que c'est qu'un régiment de cavalerie.

Un destin jaloux n'a pas voulu nous laisser cette gloire à nous tout seuls. Le 5^e lanciers, qui avait tourné le village, fit alors son entrée en scène et tomba comme un ouragan sur le dos de la colonne prussienne. Elle fut anéantie. Tout ce qui ne put se sauver à travers champs fut impitoyablement sabré par nous ou fusillé par notre brigade d'arrière garde qui, avertie par la fusillade, venait d'arriver au pas de course.

Le corps d'armée avait la voie libre.

Nous avons perdu là — et les bons Franc Comtois leur ont élevé un monument — cent cinquante hommes. Ils ont trouvé leur récompense dans ce coin du ciel que Dieu réserve assurément aux braves, aux victimes du dévouement et du devoir ; mais les Prussiens auxquels nous avons eu affaire n'ont pas perdu notre mémoire et ils ont pu, dans leurs brasseries enfumées, raconter en frémissant de quoi est capable la vaillance française.

Quant à nous, nous avons eu notre récompense le jour même. Ces gloutons ne marchant pas sans vivres, leurs fourgons sont restés entre nos mains, et nous avons dîné.

Justin D'Espine

UN EPISODE DE 1837

UN BANQUET A PAPINEAU

NOTE DE LA RÉDACTION. — L'article qui suit est extrait de *La Rébellion de 1837 dans le district de Québec*, ou rage historique que notre jeune ami et fidèle collaborateur de Lévis va bientôt publier. Ce travail, qui est assez considérable, embrasse l'histoire de la rébellion dans toutes les paroisses du district de Québec.

Le notaire Létourneau, député de l'Islet, comté qui renfermait alors celui de Montmagny, le docteur Etienne Pascal Taché, plus tard ministre de la milice et chef du ministère Taché-Macdonald, de Saint-Thomas, et son frère, Jean-Baptiste Taché, de Kamouraska, étaient les chefs du mouvement populaire en bas de Québec. Les hommes les plus marquants de leurs paroisses respectives les approuvaient entièrement.

Les comtés de Bellechasse et de l'Islet résolurent de donner un banquet à Papineau. Le 24 juin, jour de la fête nationale, fut fixé pour ce grand événement.

L'*Intercolonial* n'existait pas encore et Papineau descendit de Québec en voiture. Il était accompagné de MM. Girouard, Lafontaine et Morin.

Les patriotes de Beaumont et de Saint-Michel se joignirent au chef du parti canadien et Papineau fit son entrée à Saint-Thomas, où devait se donner le banquet, escorté d'un corps de cavalerie et d'une compagnie d'artillerie qui étaient venus au-devant de lui.

Les tables du banquet étaient dressées sur la terre du capitaine Charles Faucher.

Plus de six cents électeurs prirent part à ce banquet. Un grand nombre de dames et de demoiselles étaient venues aussi présenter leurs hommages au grand orateur.

Le banquet était présidé par le capitaine François Têtu. Le capitaine Louis Blais était vice-président et MM. A. G. Buel et P. Vallée agissaient comme secrétaires.

Papineau fut éloquent comme à l'ordinaire. Il conseilla aux électeurs de se tenir dans la légalité. Il insista surtout, fait remarquer le *Canadien* du 3 juillet 1837, sur le *non-consummatur*.

Les autres orateurs furent MM. Létourneau, Girouard, Lafontaine, Fortin, doyen de la Chambre d'assemblée, E. P. Taché et B. Pouliot.

On discuta les fonds provenant des droits d'entrée sur le rhum, les vins et le tabac. On protesta contre la conduite de lord John Russell, qui venait de demander aux Communes anglaises l'autorisation de prendre dans le trésor canadien l'argent nécessaire pour payer le salaire des employés publics. La conduite de L. J. Papineau fut unanimement approuvée.

Afin de veiller aux intérêts publics des comtés de l'Islet et de Bellechasse, un comité permanent fut nommé par les électeurs. Les membres choisis furent MM. Joseph Bacon, Louis Bossé, Joseph Blais, Louis Blais, Joseph Blanchet, L. Blanchet, Pierre Boissonneault, Benjamin Bossé, Germain Brousseau, François Côté, Louis Caron, Eucher Dion, Jean-Baptiste Dupuis, Etienne Eschambault, Eustache Forgues, J.-B. Fortin, Pierre Fortin, Charles Fortin, L. Fournier, Jos. Fraser, fils, Hubert Fraser, Olivier Fraser, Louis Gamache, Frs Giasson, Léger Launière, Ths Launière, Villebon Larue, J. C. Létourneau, Jos. Marié, Normand Martineau, Pierre Miville, Joseph Moreau, A. N. Morin, Isidore Morin, Pierre Morin, J.-Bte Morin, N. P., Thomas Morin, Laurent Morin, Jérôme Paré, Simon Pellerin, François Pelletier, Barthélemi Pouliot, Louis Ruel, A. G. Ruel, E. P. Taché, François Têtu, Pierre Vallée.

Les santés furent nombreuses. Les patriotes burent avec enthousiasme à :

“ La fête que nous célébrons et les patriotes qui la célèbrent ” ;

“ Le peuple, source de tous pouvoirs et autorités légitimes ” ;

“ L'honorable Louis-Joseph Papineau et les représentants du peuple du Bas-Canada ” ;

“ Nos généreux défenseurs dans la Chambre des Communes, et lord Brougham dans celle des Lords. Le peuple anglais pour leur généreuse sympathie envers leurs co-sujets canadiens ” ;

“ Les institutions libres, rempart contre l'invasion et gage de la liberté du peuple ” ;

Les réformistes du Haut-Canada et des autres colonies voisines ;

“ Nos heureux et indépendants voisins des Etats-Unis d'Amérique ” ;

“ Succès au candidat irlandais réformiste, M. Connolly, de la basse-ville ” ;

“ La prospérité de l'agriculture et l'amélioration de nos manufactures domestiques ” ;

“ L'éducation et la diffusion des connaissances politiques parmi nos concitoyens ” ;

“ L'extinction des préjugés parmi nos compatriotes de différente origine, dont les intérêts sont les mêmes que les nôtres ” ;

“ A Josette, ornée de toutes les vertus domestiques, la meilleure et la plus fidèle amie de Jean-Baptiste et dont le patriotisme égale la modestie et les charmes. ”

Après le banquet, Papineau monta en carrosse au milieu des vivats de la foule, et continua sa route vers Kamouraska, où l'attendait Jean-Baptiste Taché.

Pierre Georges Roy

LES MASSACRES EN CHINE.

(Voir gravure)

On sait que de graves désordres ont éclaté récemment en Chine. Des prêtres, des missionnaires ont été massacrés et c'est une de ces scènes terribles que représente notre dessin d'après les documents spéciaux qui nous sont parvenus.

En différentes provinces les maisons religieuses ont été brûlées ou détruites et les Européens qui

ont échappé au massacre ont dû s'enfuir, abandonnant tout ce qu'ils possédaient.

D'après les lettres qui nous sont parvenues, la révolte serait maîtresse des deux grandes vice-royautés du Yang tsé Kiang, l'une du Liang Kang dont la capitale est Nankin et l'autre du Hu Kouang, capitale Wuchang, ce qui revient à dire que l'élémente est maîtresse du cœur de la Chine et qu'elle suit le grand fleuve où se trouvent les concessions européennes. On ne peut mieux faire, pour donner une idée de la situation, que de donner textuellement une lettre de Shang Hai.

A Kukiang l'élémente éclate. En rade se trouvent trois bâtiments de guerre, un américain, le *Patos*, un allemand, l'*Illis*, et l'*Inconstant*, français.

M. de Jonquières qui le commande, fait prévenir le taotai que si, à une heure qu'il détermine, les missions des jésuites, les congrégations anglicanes, la maison des orphelins, qui se trouvent en la cité chinoise, si tout ce monde n'est point, grâce aux soins des autorités chinoises, hors de la portée des perturbateurs, et en sa présence, sous la protection de ses canons, il bombarde la ville et la détruit. Et de Jonquières était homme à tenir sa parole. Le taotai s'est exécuté. L'*Inconstant* était presque accosté au quai : des Hotchkiss, des canons avaient été installés dans les hunes. Cette émeute a été arrêtée ; mais ailleurs ? L'*Inconstant* n'est point partout à la fois. Il est renforcé actuellement par deux canonnières, la *Vipère* et l'*Aspic*.

Depuis ce temps, les émeutiers ne donnent plus signe de vie. Les flottes anglaise, américaine, allemande, espagnole, japonaise même, sans oublier une escadre russe, sont dans les eaux de Shanghai à Hankow, c'est à dire qu'elles circulent, remontant et descendant le Yang tsé. La flotte chinoise seule s'est signalée par son absence. Or, il était de son devoir d'assurer tout d'abord la protection des étrangers. Elle y a failli, par la volonté du fameux Li Hung Chang, surnommé ici le Bismark de la Chine.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Potage à la farine. — Faites un roux un peu foncé, avec autant de cuillerées à bouche de farine que vous avez de convives. N'employez que du beurre très frais.

Assaisonnez de sel, poivre, et ajoutez doucement de l'eau, jusqu'à ce que vous ayez une bouillie claire.

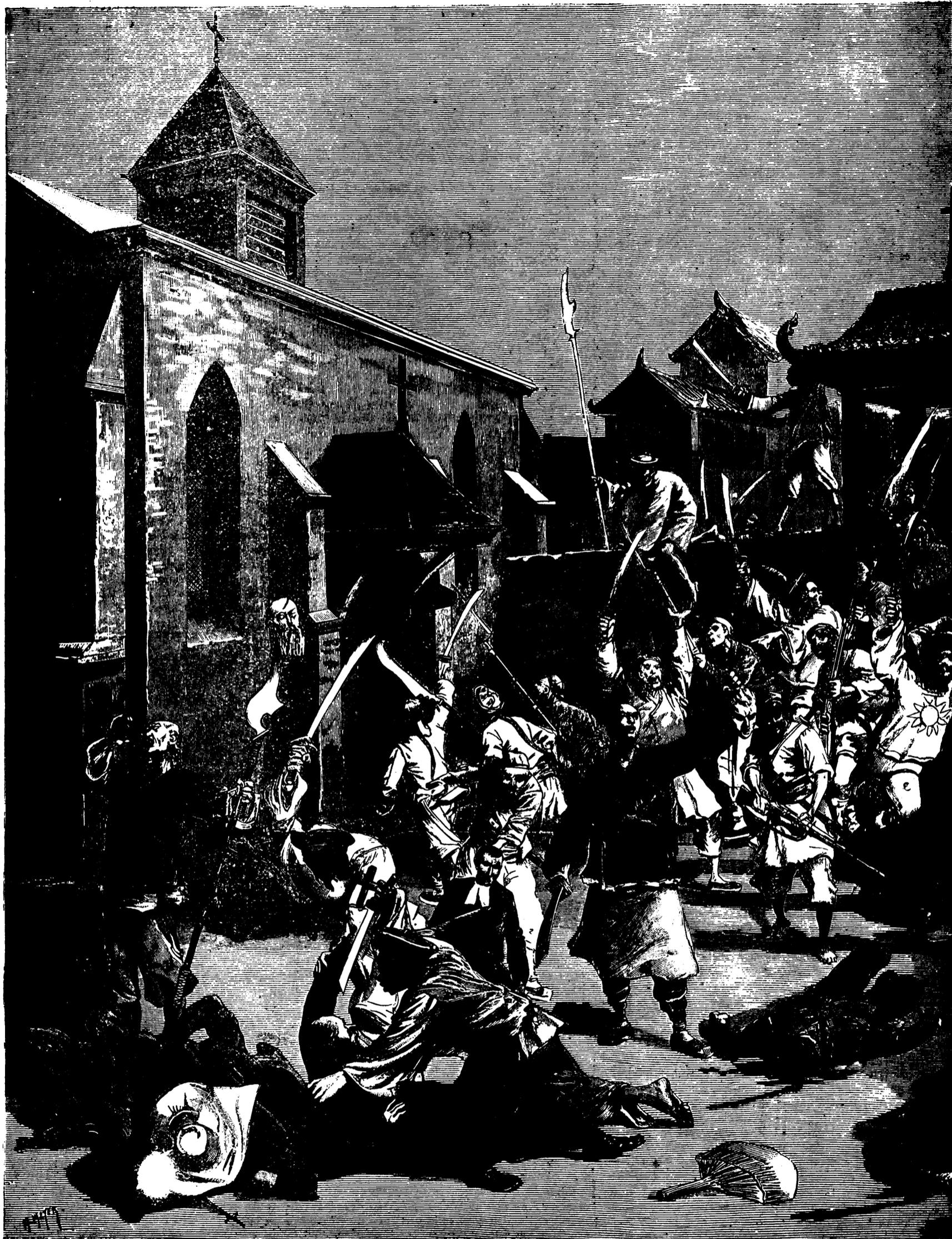
Ce potage est délicieux.

Oufs pochés à l'estragon. — Faites durcir deux ou trois œufs, prenez-en les jaunes et pilez les ; assaisonnez de sel et poivre. Tout en pilant, incorporez du vinaigre et de l'estragon haché très menu. Faites fondre un bon morceau de beurre frais au bain-marie et ajoutez le aux jaunes pilés. Remuez bien pour que le mélange soit complet. Faites pocher des œufs et couvrez-les avec cette sauce.

Canard à la béarnaise. — Faites cuire un canard dans un peu de bouillon, un demi-verre de vin blanc, un bouquet garni, girofle. Faites revenir dans une casserole des oignons coupés en tranches. Lorsqu'ils sont bien colorés, ajoutez un peu de farine et mouillez avec la cuisson canard, que vous remettrez finir de cuire dans cette sauce. Ajoutez un peu de jus de rôti, un filet de vinaigre et servez le canard dans la sauce réduite.

NOUVELLE BANQUE D'ÉPARGNES

La Banque du Peuple a ouvert, comme nos lecteurs le savent, un département d'Épargnes, dans sa succursale No 1555, rue Ste-Catherine, coin de la rue Saint-André, à Montréal. On y reçoit en dépôt toutes les petites économies, à partir de “ une piastre ” en montant. La Banque paie sur ces dépôts 4 pour cent d'intérêt.



LES EVENEMENTS DE CHINE : PILLAGE ET D



DESTRUCTION D'UNE MISSION CATHOLIQUE

ROMAN CANADIEN INÉDIT

UN

AMOUR SOUS LES FRIMAS

(Suite)

Et comme Marguerite passait le seuil en secouant sa pelisse pour en faire tomber la neige :

—Marguerite !

—Hélène !

Et les deux jeunes filles se donnèrent une bonne poignée de mains.

Puis toute une bande de gamins étaient accourus en poussant des exclamations de surprise.

—Georges, dit Hélène au plus grand des garçons qui paraissait n'avoir qu'une dizaine d'années, va ouvrir à M. Alfred la porte de l'écurie qu'il puisse remiser le cheval et la voiture.

Quelques minutes plus tard, ils étaient tous rassemblés autour d'un bon feu qui pétillait dans l'âtre. C'était un gai spectacle que celui de tant de jeunesse et de beauté enfantines dans le rayonnement de la flamme. Pourtant sur toutes ces physionomies, si gaies tout à l'heure, passait de temps en temps une ombre de tristesse comme le vent du nord qui vient troubler la surface tranquille d'un lac.

—J'étais bien loin de penser, disait Alfred, que j'allais rencontrer ici la famille de notre bon marin.

—Vous pouvez dire fermier, maintenant, reprenait Hélène, grâce à mesdames Spierling, Spencer, et à vous.

—Ne parlons pas de cela. Votre père ne pouvait plus retourner à la mer à cause des blessures qu'il a reçues dans un acte de dévouement. Rien de plus naturel que les personnes qui s'intéressent à lui, lui aidassent à trouver un autre moyen de gagner sa vie. D'ailleurs, je suis pour si peu dans cette affaire, que cela ne vaut pas la peine d'en parler. Madame Spierling et madame Spencer ont tout fait.

Marguerite protesta.

Alfred fit semblant de ne l'avoir pas entendue.

—Alors, vous dites, Hélène, que votre père et votre mère sont partis cette après-midi pour la ville et qu'ils devaient être de retour ce soir ?

—Oui, ils nous l'ont dit, et je suis vraiment inquiète. Je crains qu'ils n'aient été surpris en route par la tempête.

—Ce n'est pas probable. Vos parents ont été retardés sans doute par leurs affaires, en ville ; voyant éclater la tempête, ils auront pensé qu'il était plus sage d'attendre à la ville jusqu'au lendemain matin.

Il n'était pas bien convaincu lui-même de la véracité de ses paroles, mais il essayait d'en convaincre les enfants pour les tranquilliser.

Ils le regardaient curieusement, mais on voyait l'inquiétude subsister dans leur physionomie.

Alfred se sentit touché de cette douleur. Il eut comme un pressentiment.

Après tout, pensa-t-il, ces enfants ont peut-être raison, et me convient-il de rester ici tranquille sous le toit de ces pauvres gens, tandis qu'eux-mêmes peuvent être exposés aux dangers auxquels je viens d'échapper.

—A quelle distance sont vos plus proches voisins ?

—A un quart de mille d'ici, il y a un petit groupe de maisons.

—C'est bon, j'irai tout à l'heure. Je verrai quelques personnes, et nous aviserons à ce qu'il y a à faire.

—Oh ! monsieur, vous êtes trop bon, s'écrièrent tous les enfants.

Marguerite jeta à Alfred un regard où se pei-

gnaient tout à la fois la fierté de le voir si charitable et si courageux et la crainte de le voir s'exposer par ce temps affreux.

—Ne craignez rien, fit-il, je prendrai mes précautions. Voyons, Hélène, que le plus grand de vos frères vienne avec moi, pour me conduire chez vos voisins, le voulez-vous ?

Sans attendre la réponse de sa sœur, le garçon s'était avancé.

—Me voilà, monsieur. Quand vous voudrez...

Alfred lui tapa familièrement sur la joue.

—C'est bon, mon garçon, tu n'as pas peur au moins ?

—Oh ! non, monsieur, je n'ai pas peur avec vous.

—Eh bien, viens.

Alfred et le garçon repartirent en traîneau. La tempête était toujours épouvantable. Il leur fallut beaucoup de temps pour arriver aux premières maisons.

Les habitants étaient tous réfugiés chez eux, portes et fenêtres bien closes, et se chauffaient au coin du feu, avec ce bien-être égoïste que l'on éprouve à entendre les éléments déchaînés au dehors. Mais, dès que Alfred eut expliqué le but de sa visite, tous ces gens-là se déclarèrent prêts à commencer des recherches, bien que plusieurs déclarassent qu'elles étaient inutiles, attendu que, selon eux, Smithson et sa femme devaient être restés en ville. Ils se mirent alors à fouiller la campagne dans différentes directions. Les chevaux avaient de la neige jusqu'au poitrail. Parfois ils disparaissaient presque complètement dans des fondrières, au risque d'y rester ensevelis. La neige tombait toujours en gros flocons emportés par le vent. Il était impossible d'aller plus loin sans courir le risque d'être ensevelis sous ces flots de neiges mouvantes comme l'océan. C'était exposer leur vie sans utilité aucune, persuadés qu'ils étaient que Smithson et sa femme étaient restés à la ville.

Marguerite et les enfants du fermier attendaient avec anxiété le retour d'Alfred et de Georges. Les enfants, malgré les instances de leur sœur aînée et de Marguerite, n'avaient pas voulu se coucher. Seule, la plus jeune s'était endormie. Ils furent désappointés en ne voyant pas revenir leurs parents. Alfred les consola de son mieux en disant que certainement leur père et leur mère étaient restés en ville puisque lui et les voisins avaient exploré tous les environs, sans trouver trace du passage de qui que ce fût.

A moitié rassurés ils se décidèrent à aller se coucher. Hélène aida les plus petits à se déshabiller, puis elle revint se placer au coin du feu où Alfred et Marguerite causaient tout doucement.

—Mademoiselle Marguerite, il y a un lit de préparé pour vous dans la chambre en haut, lorsque vous voudrez vous reposer.

—Merci bien, Hélène, je ne me sens pas du tout disposée à dormir. Je préfère rester ici au coin du feu.

—Quant à vous, monsieur Alfred, continuait Hélène, vous trouverez un lit dans la chambre de mes frères.

—Merci, Hélène, il me serait impossible de me reposer. D'ailleurs il se fait tard, il est une heure bientôt. Je tiendrai compagnie à Mlle Marguerite. Cependant je lui conseille d'aller se reposer ainsi qu'à vous.

Les deux filles dirent que non.

Alors la conversation s'engagea, sur un ton un peu triste et monotone.

On eût dit un écho timide de la grande voix de la nature qui éclatait au dehors dans toute sa fureur.

De temps en temps, et malgré elle, Hélène fermait les yeux, puis elle se réveillait tout à coup en sursaut, tout étonnée de se trouver là au coin du feu.

—Hélène, allez vous coucher, lui disaient Alfred et Marguerite.

Mais elle s'excusait sur l'heure disant qu'il était trop tard maintenant pour songer à s'aller coucher ; que bientôt le jour allait paraître et qu'alors elle devait s'occuper du déjeuner.

Et les jeunes gens n'insistaient pas trop, car au fond ils préféraient qu'elle restât auprès d'eux. Les moments où ils pouvaient se trouver seul à seul étaient trop rares pour qu'ils n'en profitassent

pas, et d'un autre côté, ils auraient craint de se trouver complètement en tête à tête dans cette maison isolée, au milieu de la nuit. Et cependant, ils étaient là à côté l'un de l'autre, sans arrière-pensée, pleins de confiance l'un dans l'autre, s'abandonnant entièrement à leur amour qu'ils savaient pur et incapable de s'arrêter un instant au moindre soupçon.

Ils n'avaient pas espéré une telle situation. Elle s'était offerte à eux par hasard, ou plutôt c'était le ciel qui la leur avait imposée, le ciel qui sans doute avait eu pitié de leur infortune et qui voulait y mettre fin. Il prévoyait que cet incident, bien qu'il fût indépendant de leur volonté, ne serait pas interprété comme tel par tout le monde, et qu'il pèserait d'un grand poids dans la balance de leur destinée.

Ils se communiquaient toutes ces pensées, lisant dans l'esprit et le cœur l'un de l'autre comme dans les pages d'un livre ouvert.

—Marguerite, disait Alfred, l'échafaudage que nous avons élevé avec tant de peine vient de s'écrouler tout d'un coup. Il ne nous est plus possible de dissimuler. Nous aurons beau mettre l'événement sur le compte du hasard, personne ne nous croira. Il y longtemps qu'Annie sait à quoi s'en tenir sur nos sentiments. Quant à Henri, j'ai remarqué chez lui ces jours derniers plus de méfiance que d'habitude.

—Pauvre Annie ! soupira Marguerite. Je ne puis m'empêcher de la plaindre. C'est une bonne enfant. Elle vous aime de tout son cœur, et vous, mauvais sujet, vous ne l'aimez pas du tout.

—M'en faites vous un reproche, Marguerite ?

—Oh ! vous savez bien que non. S'il n'en était pas ainsi, j'en serais désolée, j'en mourrais certainement, car je vous...

Elle n'acheva pas. Comme effrayée de ses propres paroles, elle retourna la tête du côté d'Hélène. La jeune fille avait la tête penchée sur le dossier de sa chaise. Ses yeux étaient fermés. Ses mèches de cheveux blonds jetaient des ombres sur la blancheur de son front. Sa bouche mignonne entr'ouvrait ses deux lèvres roses, sur l'émail des dents, et une douce respiration soulevait lentement sa poitrine. C'est ainsi que doivent dormir les anges.

Marguerite la contempla un instant.

Comme elle est belle et comme elle dort bien ! fit-elle.

Il y eut un silence. On entendait du dehors les rafales du vent qui gémissaient comme des voix de l'autre monde, et à l'intérieur le pétilllement des flammes dans l'âtre, mêlé au bruit de la respiration des enfants qui dormaient.

Tous deux pensaient, et sans doute la même pensée s'agitaient dans leurs cerveaux.

Alfred, le premier, rompit le silence et, prenant la main de Marguerite :

—Ainsi, Marguerite, dit-il, vous m'aimez.

—Oh ! oui, vous le savez bien.

—Oui, je le sais, je ne puis en douter. Vous m'avez donné trop de preuves de votre affection pour que je puisse en douter un seul instant. Mais j'ai besoin que vous me le répétiez, car je sens qu'après l'événement de cette nuit, nous allons avoir à livrer un rude combat. On va chercher à nous séparer pour jamais, à vous ravir à mon amour.

—On ne réussira pas.

—Certes, je ne veux pas vous faire l'insulte de douter de vous. Je sais qu'en ce moment-ci, c'est votre cœur qui parle. Mais vous le savez, vos parents me sont opposés ; ils ont sur vous d'autres vues. Ah ! Marguerite, que je voudrais être plus riche, ou que vous le fussiez moins. Alors il n'y aurait plus d'obstacle entre nous. Le monde est ainsi fait. Les parents croient assurer le sort de leurs enfants par des liasses de dollars. On ne compte pour rien les qualités, les vertus, les sentiments d'une personne ; l'argent est tout.

—Oh ! non, interrompit la jeune fille.

Louis Tessier

A suivre

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 7 NOVEMBRE 1891

CARMEN

PREMIERE PARTIE

(Suite)

—Je suis toute prête, moi, mon bon père, répliqua la jeune fille en riant, quelques heures suffiront grandement à mes femmes pour empaqueter mes plus jolies robes et mes bijoux... s'il s'agissait de partir demain matin, ce n'est pas moi qui vous retarderais, je vous en réponds...

—Voilà qui est admirable de ta part, s'écria don José, et tu es une merveilleuse exception parmi les filles d'Eve.

—En quoi donc ?

—En ce que les femmes, dit on, et surtout lorsqu'elles sont jeunes et jolies comme toi, ont invariablement à terminer des préparatifs et des emballages qui ne leur permettent guère d'être prêtes au moment opportun. L'exactitude dont tu te vantes prouve chez toi une absence de coquetterie bien grande, bien complète et bien rare...

Annunziata se mit à rire de nouveau.

—Bon père, dit elle ensuite, je ne puis accepter des éloges que je ne mérite pas...

—Que tu ne mérites pas !

—Hélas, non !

—Que veux-tu dire ?

—Je veux dire que ce qui vous semble une absence de coquetterie, en est au contraire un raffinement...

—J'avoue que je ne comprends pas très bien... A moins que confiante en ta beauté, tu ne penses que la parure est inutile pour t'embellir encore... et certes tu n'aurais pas tort, car, à personne au monde mieux qu'à toi ne saurait s'appliquer un vers français dont je me souviens par hasard :

L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin !

—Voici qu'après m'avoir jugée trop bien, vous me jugez trop mal ! s'écria gaiement la jeune fille ; ceci serait plus que de la coquetterie, ce serait de la coquetterie, ce serait de la présomption, de la vanité, de l'orgueil, et grâce à Dieu je suis exempte de tous ces vilains sentiments...

—Mais alors, je ne vois pas trop...

—Quel est le mobile qui me fait agir, n'est ce pas ?

—Précisément.

—Eh ! bien, je vais vous révéler mon secret. Mes bagages seront bientôt prêts parce que, n'espérant point imposer à la France les modes de la Havane, j'emporterai fort peu de choses, préférant, et de beaucoup, m'enrichir de jolies toilettes toutes neuves à la mode française...

—Et tu as cent fois raison, mon enfant !

—Vous m'approuvez ?

—Est-ce que je ne t'approuve pas toujours ?...

Ah ! je suis bien sûr que tu dépasseras en élégance les plus jolies Françaises, et que les Parisiennes mêmes, auprès de toi, seront sans éclat ! En adoptant leurs modes, tu les battras avec leurs propres armes, ce qui sera glorieux ! J'ai la certitude que ces costumes français t'iront à miracle !... On dit que là bas les femmes se pou-drent...

—Ce sera dommage !... murmura la jeune fille en portant la main sur les nattes lourdes de ses cheveux splendides.

—Après cela, reprit don José, il est assez probable que ces dames n'ont pas des chevelures admirables comme la tienne. Peut-être feras-tu bien de ne point adopter cette coiffure... Avec ton goût habituel, tu choisiras... Au lieu de te faire l'esclave de la mode, tu la dirigeras... Tu es belle comme un ange et je te prédis les plus

grands succès... Je t'assure que tu feras révolution... Tiens, il me semble que je te vois d'ici en toilette de mariée...

—En toilette de mariée !... répéta la jeune fille, qui devint pourpre aussitôt.

—Sans doute, répondit don José, un peu embarrassé de s'être laissé entraîner à dire une chose qu'il voulait taire et qui pouvait inspirer des soupçons à la jeune fille, est ce que tu ne te marieras pas un jour ?

—Croyez-vous donc que ce sera en France ?

—Moi, je ne crois rien. Mais pourquoi ne serait-ce pas en France aussi bien qu'ailleurs, puisque nous aimons tous deux les Français ?...

—Sans doute... murmura distraitemment Annunziata dont l'esprit travaillait déjà pour tâcher de découvrir le sens des paroles imprudentes de son père.

Ce dernier, désirant garder son secret et ne pas s'exposer aux questions de sa fille, jugea fort à propos de détourner la conversation.

—A propos, dit-il, il est vraisemblable, il est même probable que lorsque nous partirons nous aurons un compagnon de voyage.

—Qui donc ? demanda Annunziata.

—Notre blessé, le chevalier de Najac...

La nuance pourpre qui couvrait le front et les joues de la jeune fille augmenta singulièrement d'intensité.

—Et pourquoi M. de Najac nous accompagnerait-il ? balbutia-t-elle d'une voix légèrement troublée.

—Mais, pour la meilleure de toutes les raisons. Il attend ici avec impatience le passage d'un navire pour se repatrier... Il prendra donc son passage à bord du bâtiment qui nous emportera nous-mêmes...

—C'est juste... répondit Annunziata.

Mais elle se demanda tout bas :

—Pourquoi donc mon père, après avoir parlé de la possibilité de mon mariage avec un Français, a-t-il prononcé le nom du chevalier Tancredi de Najac ?

XIII

L'ESPION

Le lendemain, dans la matinée, grâce au régime réparateur prescrit par le médecin, et dont le vin d'Espagne était une des bases, Tancredi de Najac se trouva si complètement dispos de corps et d'esprit qu'il se révolta très fort contre l'idée de garder plus longtemps le lit.

Don José, lorsqu'il entra dans sa chambre pour lui demander de ses nouvelles, le trouva sur pied en cap, mais extrêmement honteux et désolé de l'état piteux dans lequel l'agression de l'avant-veille avait mis ses vêtements et son chapeau de paille.

En effet, la casaque de contil blanc était souillée de poussière et tachée de sang ; quant au chapeau, meurtri et défoncé par le terrible coup d'épée dont il n'avait pu amortir la violence, il ressemblait désormais à tout ce qu'on voudra, excepté à un chapeau.

—Senor, dit Tancredi à l'armateur, je vous supplie, procurez moi l'occasion de joindre une nouvelle action de grâces aux actions de grâces innombrables que je vous dois déjà !...

—Et pour cela que faut-il faire ? demanda don José en souriant.

—J'allais vous prier de me présenter à Mlle Annunziata, à l'ange sauveur sans lequel je serais mort misérablement sur la poussière du chemin ; mais j'ai jeté un regard sur ces vêtements délabrés, et j'aimerais mieux souffrir mille morts que de me présenter ainsi accoutré devant une femme, car je croirais, en le faisant, lui manquer de respect...

Tancredi s'interrompit pendant un instant.

—Eh bien ! mon cher hôte, fit don José, en quoi puis-je vous être bon pour vous tirer du notable embarras où je vous vois !... Nous ne sommes ni de la même taille, ni de la même grosseur, sans cela j'aurais déjà mis ma garde robe tout entière à votre disposition...

—Rien ne vous est plus facile que de me sortir d'embarras, señor !... reprit le Français ; il ne

faut pour cela que m'accorder l'autorisation de courir jusqu'à la maison d'Eloi Sandric, où je suis logé, et me permettre de revenir ensuite mettre aux pieds de Mlle Annunziata l'expression trop faible et trop imparfaite de ma reconnaissance profonde, illimitée, éternelle...

Don José ne put s'empêcher de sourire pour la seconde fois de la verve méridionale et quasi gascogne de Tancredi.

—Mon cher enfant, répliqua-t-il, votre demande vous est accordée de bien grand cœur, puisque votre galanterie chevaleresque ne vous permet pas d'affronter les regards d'une jeune fille avec ces quelques taches de poussière qui maculent vos vêtements, et que je regarde, en ma qualité de vieillard, comme un détail insignifiant... Allez donc, et revenez quand il vous plaira de revenir ; ma maison vous est ouverte et vous y serez toujours le bienvenu...

—Ah ! señor ! s'écria Tancredi avec enthousiasme, cette dernière faveur met le comble à tout ce que vous avez fait pour moi ! Hélas ! une seule chose me désole...

—Laquelle ?

—C'est de ne savoir de quelle façon vous prouver ma gratitude et mon dévouement !... Je ne le puis en ce moment, et je désespère de ne le pouvoir jamais ! Ah ! que ne donnerais-je point pour que vous soyez insulté mortellement par quelque dangereux spadassin !

—Comment ! comment ! demanda don José stupéfait, vous voudriez me voir insulté ?

—Oui, señor, je le voudrais de toute mon âme.

—Et pourquoi cela, mon Dieu ?

—Parce que je me battrais avec le misérable qui vous aurait manqué de respect, et que j'éprouverais en le tuant une joie vive et pure dont je ne saurais en aucune façon vous donner une idée par des paroles.

Tancredi s'exprimait avec une telle conviction, avec une si évidente bonne foi, que don José Roverso lui serra la main affectueusement, tout en s'étonnant, malgré lui de l'étrange preuve de sympathie et de reconnaissance que le jeune homme souhaitait lui pouvoir donner.

—Et maintenant, reprit le Français, je pars mais pour revenir le plus tôt possible...

—Je ne souffrirai pas, dit l'armateur, qu'on vous rencontre dans les rues de la Havane avec ce costume en désarroi... Attendez un moment, je vais donner l'ordre d'atteler une volante...

—Mais, señor...

—Pas d'objection, je vous en prie, vous me désobligeriez en refusant...

—Alors, que votre volonté soit faite ! Je suis déjà tellement votre débiteur, qu'il importe peu d'augmenter encore le chiffre de ma dette... Dieu veuille qu'un jour arrive où ma reconnaissance pourra vous payer à la fois le capital et les intérêts...

—En donnant ou en recevant pour moi quelque bon coup d'épée, n'est ce pas ?...

—Faute de mieux, señor !... Vous connaissez le proverbe de mon pays : "La plus jolie fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a..."

Au bout de cinq minutes, le valet Pablo venait annoncer que la volante attendait Tancredi.

La volante est une voiture extrêmement bizarre dont l'usage s'est conservé même de nos jours, à la Havane, et qui, n'ayant pas d'équivalent en France ni même en Europe, ferait sans nul doute l'étonnement de tous les promeneurs parisiens si elle venait à se produire aux Champs-Élysées ou au bois de Boulogne.

Figurez-vous, au centre de deux brancards d'une longueur démesurée et invraisemblable, une caisse à peu près pareille à celle d'un cabriolet.

A l'arrière de ces brancards se trouvent placées deux roues d'un diamètre prodigieux qui dépassent de près d'un pied la partie la plus élevée de la capote.

A l'autre extrémité des mêmes brancards est attelé le cheval, qu'un espace de six ou huit pieds sépare de la caisse.

Représentez vous le singulier équipage que nous venons de décrire, et rêvez, si vous le pouvez, quelque chose de plus étrange et de plus complètement disgracieux.

Jadis, comme aujourd'hui, ces fantastiques voi-

tures havanaises attiraient le regard par le luxe inouï de leurs ornements. Le marchepied était le plus souvent en argent, en vermeil ou même en or, ainsi que les ressorts de la capote. Les roues étaient ferrées en argent. Des incrustations des plus précieux métaux couraient sur les brancards, sur la caisse, sur les jantes et les moyeux des roues. Quant aux harnais du cheval, ils disparaissaient littéralement sous des ornements d'argent massif.

Telle était la *volante* attelée par les ordres de don José pour reconduire Tancredi au logis d'Eloi Sandric.

Au moment où l'armateur et l'officier de marine arrivèrent auprès de l'équipage, qui stationnait à l'entrée de l'avenue dont nous avons déjà parlé, le *calesero* ou postillon se trouvait déjà en selle, car les volantes n'ayant pas de siège, ne peuvent être conduites que par un homme à cheval, comme les voitures européennes attelées et en *demi-Daumont*.

Ce postillon était un jeune nègre, vêtu avec une originalité pleine de richesse.

Sa veste ronde d'une belle couleur écarlate et galonnée sur toutes les coutures, descendait jusqu'aux reins et s'ouvrait par devant sur une chemise parfaitement blanche.

Une culotte blanche descendait jusqu'au genou, laissant le reste de la jambe nue. Les pieds étaient chaussés de souliers sans talons, armés de courts éperons d'argent.

La coiffure du postillon consistait en une sorte de casquette de cuir noir entourée d'un très large galon d'or. Il tenait à la main droite un petit fouet au manche d'argent ciselé.

Le chevalier Tancredi s'élança dans la voiture. "A propos, lui demanda don José, vous connaissez parfaitement, n'est-ce pas, le chemin qu'il faut suivre pour aller à la maison d'Eloi Sandric ?

— Sans doute, mais pourquoi cette question ?
— Parce que vous serez obligé de conduire votre conducteur... Il est d'usage à la Havane, que les *caleseros* aillent tout droit devant eux, sans s'arrêter jamais, quand ils ne reçoivent pas d'ordres contraires.

— Ah ! diable ! Comment donc faire ?

— Rien de plus simple. Quand il faudra tourner à droite, vous crierez : *A la derecha* ! quand il faudra tourner à gauche, vous direz : *A la izquierda* ! Enfin, quand il vous conviendra que la *volante* s'arrête, le mot : *Arrima* ! sera suffisant. Si, au contraire, vous désirez vous remettre en route, le mot : *Segua* ! vaudra mieux qu'un coup d'éperon.

— A merveille ! répondit Tancredi qui, pour expérimenter sa science de fraîche date, dit incontinent : *Segua* !

Aussitôt les talons du *calesero* s'approchèrent des flancs du cheval qui partit au grand trot.

Arrivé à la grille dont on venait d'ouvrir les deux battants pour la sortie de l'équipage, Tancredi, tout occupé à prononcer correctement la phrase : *A la izquierda* ! destinée à faire tourner le postillon à gauche dans la *Caña* de l'Obispo, ne remarqua point la présence d'un homme long et maigre, dont un bandeau noir couvrait l'œil gauche et dont le visage disparaissait en partie sous l'ombre épaisse projetée par les bords d'un immense sombrero.

Cet homme, accroupi sur les pavés, près de la borne, dans l'attitude d'un *lazzarone* napolitain, n'était autre que notre ancienne connaissance Moralès, le frère de Carmen la baladine.

Sans doute sa présence auprès de la grille n'était pas purement fortuite et due uniquement au hasard, car, à peine eut-il reconnu Tancredi de Najac, qu'il se leva d'un bond, et s'accrochant des deux mains aux ornements en relief de la *volante*, il s'assit solidement sur l'extrémité de l'un des brancards, derrière la caisse, de façon à ce qu'il ne fût possible ni à Tancredi ni au *calesero* de soupçonner sa présence, dont ni l'un ni l'autre, d'ailleurs, ne se fussent beaucoup préoccupés.

Après avoir articulé à plusieurs reprises et toujours avec succès, les mots : *A la izquierda* !... et ceux-ci : *A la derecha* !... le chevalier put s'écrier enfin : *Arrima* !...

La *volante* venait d'arriver devant le logis modeste où l'honnête Eloi Sandric, et la non moins honorable Yvonne Sandric, originaires l'un et

l'autre du bon pays de Vannes, tenaient un magasin de câbles, de toile à voile, de goudron, de poulies, etc....

Un message expédié la veille par les ordres de don José avait rassuré le digne couple sur le sort de leur jeune pensionnaire qu'ils auraient cru perdu sans cela, en raison de sa longue absence.

Néanmoins, comme ils n'ignoraient point qu'il avait échappé à un grand péril, ils l'accueillirent avec une cordialité expansive et l'accablèrent de chaleureuses félicitations.

Dame Yvonne voulut même à toute force l'embrasser.

Elle avait cinquante ans, la bonne personne, ce qui peut être, aux yeux de Tancredi, était quelque mérite à un baiser.

Cependant il se résigna de la meilleure grâce du monde, et subit avec un héroïsme souriant l'accablade de la digne Bretonne.

Au moment où la *volante* s'arrêtait, Moralès avait quitté son poste sur l'arrière du brancard, et s'était mis à flâner d'un air indifférent le long du quai, en homme qui n'a rien à faire et qui se promène pour tuer le temps.

L'équipage havanais continuait à stationner devant la porte, un attroupement de badauds se formait auprès de lui et des dissertations s'engageaient à propos de la beauté du cheval, de la richesse des ornements et l'élégance des incrustations.

Que voulez-vous ?... les badauds de tous les temps et de tous les pays ont été, sont et seront toujours les mêmes !... Les désœuvrés qui s'assemblaient à Rome autour de la litère de César avaient dans les veines le même sang que les bourgeois de Paris, faisant une galerie aux joueurs de paume ou de cochonnet !...

Au bout d'une demi-heure Tancredi ressortit. Il portait avec une grâce parfaite le charmant uniforme des enseignes de vaisseau du dix-huitième siècle.

A sa vue les curieux laissèrent échapper un petit murmure d'admiration qui ne laissa pas de flatter considérablement le jeune homme. Sans toucher le marchepied il s'élança sur les coussins bien rembourrés de la *volante*, en criant au *calesero*, d'un air tout à fait triomphant : *Segua* !...

Moralès s'était installé déjà sur l'extrémité du brancard, entre les deux roues, et il ne descendit qu'au moment où la *volante* franchissait la grille de don José.

Le gitano reprit alors le chemin qui conduisait à son propre logis, et tout en s'éloignant il murmurait :

"Voilà qui va mal, et je crois bien que cette folle de Carmen ne sera pas contente !..."

José Rovero, averti du retour de son hôte attendait à l'entrée du vestibule. Il introduisit le jeune homme dans la maison dont il ne connaissait encore qu'une seule pièce, celle où il s'était réveillé de son long évanouissement ; il le conduisit au salon et il envoya prévenir Annunziata.

Tancredi marchait d'éblouissements en éblouissements ; humble cadet d'une famille sans fortune, jamais en France il n'avait vu rien de comparable à ce luxe qui l'entourait, et auquel les étoffes et les tentures de l'Asie, de la Chine et des Indes donnaient un cachet étrange et un caractère saisissant.

C'est avec une sorte de trouble que ses regards évaluaient les richesses accumulées dans cette demeure, et auxquelles son imagination exaltée attribuait un prix supérieur encore à leur prix réel.

Annunziata parut.

L'éblouissement du Français se métamorphosa en fascination.

La jeune fille était entièrement vêtue de blanc, la fleur pourpre d'un cactus s'épanouissait à la ceinture de sa robe de mousseline vaporeuse, une fleur pareille formait l'unique ornement de son incomparable chevelure. Elle ne portait d'autres bijoux que de lourds bracelets de sequins enroulés autour de ses poignets fins et arrondis.

Jamais Annunziata n'avait été si belle. Une émotion bizarre, inconnue, dont elle-même ne soupçonnait pas la véritable cause, mettait dans ses grands yeux de velours une flamme humide, et faisait courir un nuage rose sur ses joues satinées.

Resté muet pendant un instant par l'admira-

tion, en face de cette créature merveilleuse qui semblait si bien à sa place dans le cadre de ce salon féérique, Tancredi reprit bien vite, sinon son sang froid, du moins son assurance, et il déploya ces formes charmantes, cette galanterie de bon goût que les gentilhommes du bon vieux temps apprenaient en quelque sorte au sortir du berceau, et qui faisaient de la noblesse française, aux yeux des femmes, la première noblesse du monde entier.

Que les temps sont changés !...

Aujourd'hui les derniers descendants des plus grandes races cherchent des leçons de politesse et de *savoir-vivre* dans la fréquentation assidue des marchands de chevaux, des grooms et des jockeys !...

Ils étudient la galanterie dans les boudoirs des filles de plâtre !...

Il est vrai d'ajouter que notre époque a des chemins de fer et des télégraphes électriques et que le bon vieux temps n'en avait pas...

La compensation est-elle suffisante ?

Le siècle répond : *oui* ! nous ne sommes point de l'avis du siècle.

L'entretien ne fut pas de longue durée. Annunziata, toujours très timide, mais plus timide encore ce jour-là que de coutume, semblait éprouver un embarras si grand et répondait à Tancredi par de si rares monosyllabes accompagnés d'une si vive rougeur, que le jeune homme, se trompant sur les causes de cet embarras, se crut importun et prit le parti de se retirer.

"Mon cher chevalier, lui dit don José en le reconduisant jusqu'à la grille extérieure, souvenez-vous que ma maison vous est ouverte et que vous serez accueilli toujours avec joie..."

— Par vous, *senor*, répondit le Français, j'en suis sûr et j'en suis heureux, mais par Mlle Annunziata, j'en doute.

— Pourquoi donc ? demanda l'armateur avec étonnement.

— N'avez-vous pas remarqué la froideur presque hostile que mademoiselle votre fille me témoignait ?

— Je n'ai vu que la timidité d'une enfant à qui manque l'habitude du monde, et je vous affirme que vous pouvez compter sur la sympathie d'Annunziata comme sur la mienne ; lorsque vous vous connaîtrez un peu plus, vous serez vite de vieux amis.

— Je vous remercie de ces bonnes paroles qui m'encouragent à revenir bientôt.

— Et je vous répète que vous serez le bienvenu."

Tancredi serra les mains de don José et s'éloigna.

"Comme elle est adorablement belle et gracieuse, cette charmante et fière Espagnole ! se disait-il, chemin faisant ; qu'il serait doux de faire briller dans ses yeux profonds et rêveurs la première étincelle de l'amour ! d'amener sur ses lèvres roses le premier aveu d'un cœur qui n'apprend à se connaître que parce qu'il se donne ! Ah ! si j'étais riche !... Si j'étais amiral !... si seulement j'étais marquis !... je sens que je l'aimerais, cette jeune fille !... mais qui lui pourrais-je offrir en échange des millions de son père, moi qui ne suis qu'un pauvre cadet n'ayant que mon nom sans titre, et mon épée pour tout bien !... Allons, ne pensons plus à elle, car j'aurais peur d'y penser trop."

* *

Rejoignons Moralès au moment où il franchissait le seuil de la chaumière délabrée, située, comme nous le savons, non loin de la *Puerta de Tierra*.

Carmen, pensive et la tête ensevelie dans ses deux mains, se leva en entendant ouvrir la porte de la première pièce et vint au devant de son frère.

"Eh ! bien ? lui demanda-t-elle avec une ardente expression d'empressement et de curiosité.

— Un peu de patience, *caramba* !... répondit le musicien, il fait chaud, je suis fatigué, j'ai soif... laisse-moi m'asseoir et donne-moi l'une des bouteilles qui sont sur la planche. Je parlerai ensuite..."

Carmen se hâta de verser à boire au gitano, qui s'évanta pendant quelques secondes en se ser-

vant de son vaste sombrero en guise d'éventail, détacha le bandeau noir attaché sur son oeil, vida deux fois de suite un grand gobelet rempli jusqu'aux bords, roula une cigarette entre ses doigts, l'alluma, aspira par la bouche et rejeta par les narines trois ou quatre bouffées de fumée, et enfin, se trouvant dans un état parfait de bien être, jeta la jambe gauche sur la jambe droite, et dit à sa sœur :

— Me voici maintenant à ta disposition.... Interroge, je te répondrai....

— D'abord, sais-tu des nouvelles ?

— Oui.

— Bonnes ou mauvaises ?

— Cela dépend du point de vue auquel on se place pour les envisager....

— Tu parles par énigmes....

— Bah ! tu me comprendras plus que suffisamment tout à l'heure.

— Comment se porte le blessé ?....

— Il se porte comme toi et comme moi, le blessé ! Il va si bien qu'il court le monde !

— Il est sorti ?

— Oui.

— Tu l'as vu ?

— Ah ! je crois bien, caramba ! que je l'ai vu ! Il fallait le voir s'étaler dans la volante du *senor don José Rovero* ! Il était superbe !.... Ah ! c'est un gentilhomme de bonne mine !

— Il était seul ?

— Parfaitement seul.

— Tu l'as suivi ?

— Naturellement.

— Où allait-il ?

— Chez lui.

— Alors, tu sais où il demeure ?

— Sur le quai, dans la maison d'un marchand français....

— Et tu l'as laissé dans cette maison ?

— Non, car il n'y est resté que tout juste le temps nécessaire pour revêtir une toilette de cérémonie....

Carmen tressaillit et demanda :

— De quelle toilette parles-tu ?

— Je parle de son grand uniforme d'officier de marine.... Caramba ! le jeune gentilhomme n'aurait pas mieux soigné sa tenue pour aller faire une demande en mariage....

Carmen pâlit.

— Et ensuite ? dit-elle.

— Ensuite il est remonté dans la volante, qui l'attendait à la porte.... La volante de José.... Il a crié *segua* au calesero, l'équipage a repris le trot, je me suis remis à suivre l'équipage, et je ne l'ai quitté que dans la Caia de l'Obispo, lorsque la grille de la maison de l'armateur s'est refermée sur lui....

— De telle sorte, s'écria Carmen, qu'en ce moment le chevalier est auprès de la *senorina Annunziata* ?

— J'ignore ce qui se passe dans l'intérieur de la maison, mais je me plais à déclarer que la conjecture que tu viens d'émettre me paraît en tout point conforme à la vraisemblance !.... Te souviens-tu que je t'ai dit l'autre jour : " Le Mexicain vient de rendre un immense service au Français, et voilà un assassinat qui finira par un mariage." Eh ! bien, je n'ai pas changé d'opinion....

Pendant quelques minutes la baladine s'abîma dans une sombre rêverie, puis elle releva la tête et demanda d'une voix lente :

— Ainsi, Moralès, tu penses que le chevalier Tancredi de Najac pourrait bien épouser la jolie et riche *senorina Annunziata Rovero* ?....

Le gitano fit de la tête un signe affirmatif.

— Et, reprit Carmen, tu ne vois aucun moyen d'empêcher ce mariage ?

Moralès se mit à rire.

— J'en vois un, dit-il, mais je n'en vois qu'un...

— Lequel ?

— Peut-être ne te conviendra-t-il pas, attendu qu'il est un peu vif....

— Lequel ? répéta Carmen, tu vois bien que tu me fais mourir d'impatience !....

— C'est tout simplement de donner ou de faire donner au gentilhomme un joli coup de couteau.

La baladine haussa les épaules.

— Une idée ! reprit Moralès, une idée excellente ! caramba !.... elle m'arrive à l'instant et

sans doute elle te sourira davantage que la première....

— Voyons....

— On pourrait, au lieu de tuer le gentilhomme, assassiner un peu la jeune fille....

Carmen haussa les épaules de nouveau.

— Je sais que tu plaisantes, mon pauvre Moralès, dit elle ensuite avec dégoût, mais en vérité, tu as la plaisanterie sinistre, et quelqu'un qui ne te connaîtrait pas aussi bien que moi te croirait féroce, à t'entendre ainsi parler d'assassinats et de coups de couteau....

— Eh ! caramba !.... répliqua le musicien d'un ton de mauvaise humeur, si tu n'es pas contente de ce que je t'offre, cherche toi-même !....

— Il est inutile que je cherche....

— Comment ?

— J'ai trouvé déjà, répondit Carmen avec assurance.

— Tu as trouvé un moyen d'empêcher le mariage du gentilhomme français avec la fille de don José ?.... s'écria Moralès stupéfait.

— Oui.

— Un bon moyen ?....

— Le meilleur de tous....

— Je ne suis pas curieux, ma chère sœur, mais, franchement, je donnerais de grand cœur une piastre neuve pour le connaître....

— Je vais te le dire....

— Je t'écoute de toutes mes oreilles, et je voudrais qu'elles fussent plus longues afin de mieux écouter....

— Le plus sûr moyen, n'est-ce pas, d'empêcher le chevalier Tancredi de Najac d'épouser *Annunziata*, serait de le marier à une autre femme....

— Sans doute.

— Eh ! bien, c'est ce que je vais faire.

— Tu vas marier le chevalier ?

— Oui.

— Et, avec qui ?

— Avec moi, mon frère.

Moralès regarda Carmen.

Le visage impassible de la jeune fille prouvait jusqu'à l'évidence qu'elle parlait avec un sérieux parfait et une absolue conviction.

Le gitano se livra pendant quelques secondes aux éclats d'un rire immodéré, puis, remplissant son gobelet jusqu'aux bords, il le vida en s'écriant d'une voix ironique :

— A la santé de madame la chevalière !....

XIV

LA CONQUÊTE D'UN ALLIÉ

Carmen attendit que la gaieté railleuse de son frère se fut épuisée par sa violence même, comme un feu de paille qui flambe et s'éteint, et, lorsqu'elle le vit redevenu sérieux, elle lui dit :

— Parlons raison....

— Je ne demande pas mieux, répondit Moralès, mais alors il me paraît utile d'adopter un autre sujet d'entretien.

— Pourquoi donc ?

— Parce que tu viens de me débiter, avec un prodigieux sang-froid, d'incompréhensibles folies ; et, franchement, je suis d'avis qu'en voilà bien assez... pour ne pas dire plus....

Carmen fronça le sourcil.

Moralès continua.

— S'il ne s'agissait que d'écouter avec patience tes divagations, je te laisserais aller tout aussi longtemps que tu le voudrais.... On est le frère de sa sœur, ou on ne l'est pas caramba ! Mais tu trouves à propos de m'imposer un rôle actif dans tes rêveries, tu m'envoies faire le pied de grue auprès d'une porte, ni plus ni moins qu'un alguazil qui guette un voleur par ordre de son corrégidor ! Il me faut aller, venir, prêter l'oreille, interroger, et te rendre ensuite un compte exact de mes démarches et de mes informations.... Halte-là ! ma petite sœur ; c'est un métier qui me fatigue et qui ne me va pas ! j'en vois trop les charges, et je n'en vois pas assez les bénéfices....

— Je t'arrête.... interrompit Carmen.

— Pourquoi m'arrêtes-tu ?

— Pour te montrer, pour te forcer à toucher du doigt ces bénéfices que ta pauvre intelligence ne sait apercevoir sans mon aide....

Le gitano fit un geste de résignation et d'ennui.

La jeune fille ne parut point remarquer cette démonstration hostile, et elle poursuivit :

— Avant de nous occuper de l'avenir, parlons un peu du passé....

— A quoi bon ? dit vivement Moralès, avec un nouveau geste qui n'exprimait plus la résignation, mais une opposition très vive, à quoi bon parler du passé ? Crois-tu donc que je ne me souviens pas ?....

Sans tenir le moindre compte de cette interruption, Carmen reprit :

— Loin de moi la pensée de te blesser, mon bon Moralès, en mettant sous tes yeux des vérités désagréables ; mais, que veux-tu, la situation le commande, et d'ailleurs il faut bien appeler les choses par leur nom.... Entre nous, tu n'es qu'un gremlin....

— Oh ! cria Moralès exaspéré.

— Est-ce que tu ne partages point mon opinion à cet égard ?

— Carmen, vous me manquez de respect !

La baladine se mit à rire.

— Sais-tu, dit elle, que tu aurais été tout à fait à ta place dans une troupe de comédiens !.... Tu as des manières solennelles de dire les choses les plus comiques, en face desquelles il est impossible de garder son sérieux ! Je crois que tu aurais eu beaucoup de succès ! Je reprends : Donc mon bon Moralès, tu es un gremlin ! tu en as donné des preuves nombreuses et irrécusables qui ont mis à tes trousses tous les alguazils des Espagnes....

Bref, on t'a pourchassé longuement, mais tu es habile et rusé quand tu veux t'en donner la peine, et tu dépeçais le mieux du monde les limiers de la police.

Moralès eut aux lèvres un sourire triomphant.

— Un jour vint, cependant, où la chance tourna contre toi...., poursuivit Carmen.

— Hélas ! soupira le gitano.

— Tu fus pris....

— Funeste souvenir !

— Et perdu ! continua la jeune fille.

Moralès porta les deux mains à son cou, et balbutia d'une voix étranglée comme si le chanvre serrait encore ses vertèbres :

— Je t'en supplie, ma sœur, pas un mot de plus à ce sujet ! Lorsque ma pensée se reporte à ce vilain quart d'heure, il me semble que la respiration me manque....

— Et elle te manquait en effet, et l'aiguille du Temps allait marquer la dernière seconde de ton existence sur le cadran de l'Éternité, si je n'avais, fort à propos pour toi, suscité une émeute parmi les gitanos de Pampelune, ce qui me permit de couper la corde et de te sauver.... Tu me dois la vie, mon bon Moralès....

— Est-ce que je ne t'ai pas prouvé ma reconnaissance ?

A suivre

UNE CHAUDE JOURNÉE

La meilleure manière de passer du doute à la certitude, si toutefois il pouvait exister un doute sur l'efficacité de l'huile Saint-Jacob, c'est d'en faire usage et de s'en convaincre par soi-même. Une chaude journée est une journée convenable pour le traitement de n'importe quel mal, et pour cela l'huile Saint-Jacob est sans rivale.

DRS MATHIEU & BERNIER

CHIRURGIENS-DENTISTES

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecour

Extraction de dents sans douleurs avec les procédés les plus perfectionnés.

J. N. LAPRES

PHOTOGAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Of-devant de la maison W. Notman & Fils.—Portraits de tous genres, et au prix courant. Téléphone Bell, 7288.

AVIS AUX MÈRES.—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure le sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amollit les genouilles, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

VOUS VOUS SUICIDEZ !

Il est étonnant de voir la persistance que l'on met généralement à ne pas soigner les maladies des voies respiratoires dès qu'elle font leur apparition. On semble préférer qu'elles se développent et qu'elles finissent par devenir graves. Combien peu de personnes cependant ne sont pas plus ou moins atteintes de ces dangereuses affections qui font un nombre incalculable de victimes et qui se nomment la toux, l'enrouement, l'asthme, la bronchite, le mal de gorge et les premiers symptômes de la consommation. C'est bien volontairement qu'on se laisse ainsi mourir, car rien de plus facile de se guérir si l'on veut bien faire usage du *Sirop de Tolu, Senega et Gomme d'Épinette* du Dr Ed. Morin qui possède toutes les propriétés expectorantes, calmantes, toniques balsamiques pour ces maladies. S'obtient chez tous les marchands de médecines.

Banque Ville-Marie

AVIS est par le présent donné qu'un DIVIDENDE de TROIS pour CENT (3 0/0), payable le premier jour de DECEMBRE PROCHAIN, a été déclaré pour le semestre courant; sur le capital versé de cette institution. Les livres de transport, seront en conséquence fermés du 20 au 30 novembre inclusivement.

U. GARAND, Caissier.
Montréal, 20 Octobre 1891

ANNONCEURS

Si vous désirez annoncer quelque chose en tout temps écivez à G. P. ROWELL & Co., No. 10 Spruce St., New-York

Toute personne ayant besoin d'information sur la meilleure manière d'annoncer ferait bien de se procurer une copie du *Book for Advertisers*, 368 pages, envoyé franco sur réception d'une piastre.

Ce livre contient une soignée compilation des meilleurs journaux et publications et une foule d'informations sur les prix et autres choses qui touchent aux affaires d'annonce. — Adresse : ROWELL'S ADVERTISING BUREAU, 10 Spruce St., N. Y

PACIFIQUE CANADIEN

Excursion Populaire

A LA COTE DU PACIFIQUE

Des chars dorés pour touristes laisseront Montréal, à la gare Windsor à 8.15 hrs. p. m.

Les 11 et 25 Novembre, 9 et 23 Décembre 1891 se rendant directement et sans changement aucun, jusqu'à la Côte du Pacifique.

Rien que \$2.50 additionnelles au tarif ordinaire de seconde classe pour cette magnifique accommodation.

Pour plus de détails s'adresser à l'un quelconque des agents du chemin de fer canadien du Pacifique.

BUREAUX des BILLETS à MONTREAL
266, rue St Jacques et aux Gares

Wm. F. EGG, D. McNICOLL,
Ag. Dist. Pass. Ag. Gen. Pass.
MONTREAL.

SPECIFIQUE ANTI-ASTHMATIQUE

du Dr NEY



Pour le soulagement et la guérison de l'Asthme, de la Bronchite, du Catarrhe, du Croup, etc.

Après une expérience de nombre d'années chez une foule de personnes, le SPECIFIQUE DU Dr NEY est offert au public en toute confiance. Les mérites de cette excellente préparation sont attestés par de nombreux témoignages. Faute d'espace, nous ne donnons que quelques extraits de deux de ces attestations.

La Rev. Sœur A. Boire, de l'Hopital Général de St-Boniface, Manitoba, dit :

"... Quant à l'effet de votre Spécifique Anti-asthmatic, je crois qu'il vaut ce qu'il promet. S'il ne guérit pas toujours, il soulage infailliblement."

St-Boniface, 8 Juin 1887. Sœur A. Boire.

Le Dr G. Desrosiers écrit, 15 nov. 1890 :

"J'ai fait usage du SPECIFIQUE ANTI-ASTHMATIQUE DU Dr NEY dans plusieurs cas d'asthme avec très bon succès. J'ai eu un cas particulièrement grave dans la personne d'un vieillard de 72 ans, asthmatique invétéré depuis 12 à 15 ans. Cet homme était tellement mal, qu'il craignait la suffocation. Je lui fis aspirer la fumée du SPECIFIQUE ANTI-ASTHMATIQUE DU Dr NEY, et aussitôt la respiration reprit son cours régulier. Il y a de cela plusieurs semaines, et, d'après ce que j'en sais, sa santé a été excellente depuis cette époque. Je n'ai donc qu'à me louer de l'usage de cette excellente préparation."

St-Félix de Valois, G. DESROSIERES, M. D.

Vendu par tous les pharmaciens en boîtes de 50 cts et de \$1.00.

Franco par la maille sur réception du prix.

SEUL PROPRIÉTAIRE

L. ROBITAILLE, Pharmacien
JOLLETTE, P. Q.

OXYR

Giant Food

Guérit les nerfs et le cerveau; c'est-à-dire le siège des principales maladies: La dyspepsie, la consommation, le manque de force, les erreurs de jeunesse, la maladie de cœur, de foie, des reins; donne une vie nouvelle à tout le corps. En vente chez S. LACHANCE 1530, rue Ste-Catherine. Ou envoyer sur réception du prix 35c. OXYR AG'Y, P. O., box 748, Montréal, P. Q.

A. BONNIN & G. MANN

Ingénieurs Civils et Architectes

Chambre 213 et 214. Tel. Bell 2846

EDIFICE DE LA NEW-YORK LIFE

EOOLE

De dessin et de peinture

Cours d'après nature et d'après l'antique. Leçons privées données à l'atelier ou à domicile. Classe du soir trois fois par semaine.

E. LEFEUNTIN

Artiste-peintre.

No 61, rue St-Jacques, Montréal

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 35 cts la bouteille.

HENRY R. GRAY,

Chimiste-pharmacien.

129 rue St-Jacques

LA LOTERIE DE LA PROVINCE DE QUEBEC

TIRAGES EN NOVEMBRE 1891 4 et 18

3184 LOTS VALANT..... \$52,740

GROS LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet: \$1 - - - 11 BILLETS pour \$10

Demander les circulaires à

S. E. LEFEBVRE, Gérant

81, rue St-Jacques, Montréal, Canada

ÇA VAUT



Pour une ville comme Montréal d'avoir un marchand qui vend des meubles de toutes sortes à bon marché, tel que M.

F. LAPOINTE.

Voyez ses ameublements de salon depuis \$20 00 jusqu'à \$250 00 qui ne sont pas surpassés pour la beauté et la qualité ainsi qu'un choix de sets de chambre des plus considérables depuis \$12 00 à \$200 00.

Une visite vous convaincra du beau choix et de ses bas prix.

F. LAPOINTE

1551, RUE STE-CATHERINE

(3ème porte de la rue St-André)

Ouvert tous les soirs jusqu'à 9 hrs.

EMILE TRUDEL. EMILE DEMERS.

LIBRAIRIE NOUVELLE

TRUDEL & DEMERS

1611, RUE NOTRE-DAME

Coin rue St-Gabriel

Papeterie, livres d'écoles et de littérature, articles de fantaisie, objets de piété, blanc, d'avocats, etc. Une visite est sollicitée.

J. ALOIDE CHAUSSÉ

ARCHITECTE

MESUREUR ET EVALUATEUR

No 1541, Ste-Catherine, Montréal

Téléphone Bell : 6930

Spécialité : Résidences privées

LADIES

AUX DAMES.—LES PILULES DE TANSY de la mère Green sont employées avec succès par des milliers de personnes; elles sont certaines et sans danger. Agissant seulement sur les organes génératifs et soulageant toutes les maladies. On ne devrait pas en faire usage si l'on s'attend à la grossesse, avant que la question soit décidée hors de doute, car leur usage sera suivi de résultats autres que ceux désirés. Par la maille \$1.00. Détails comp. ets (scellés), 3 cts. THE 1 ANE MEDICINE CO, Montréal, Canada. En vente par John T. Lyons, coin des rues Craig et Bl.ury.

EMPLOYEZ LES

EXTRAITS

"Crown Brand"

Vendus par tous les épiceries importants



C. ALFRED CHOUILLOU, Agent General Pour le Canada, - MONTREAL.

Attraction sans précédent

Plus d'un million distribués



COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ÉTAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises félicitées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-similés de nos signatures attachés dans ses annonces.

Paul Conrad
J. A. Early

Commissaires
Nous, les soussignés, Banques et Banquiers paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses
E. M. Walmaley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lanoux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel.

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.

MARDI, 10 NOVEMBRE 1891

PRIX CAPITAL - - - \$300,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 est.....	25,000
3 PRIX DE 10,000 sont.....	30,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
35 PRIX DE 1,000 sont.....	35,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
200 PRIX DE 300 sont.....	60,000
500 PRIX DE 200 sont.....	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$500 sont.....	50,000
100 PRIX DE 300 sont.....	30,000
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000

PRIX TERMINAUX

999 PRIX DE \$100 sont.....	99,900
999 PRIX DE 100 sont.....	99,900

3,134 prix se montant à..... \$1,054,80

PRIX DES BILLETS:

Billets complets, \$20; Demis, \$10; Quarts, \$5 Dixièmes \$2; Vingtième \$1.

Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$50 Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons toutes les frais, et nous payons tous les frais d'Express des BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés nos correspondants.

Adressez :
PAUL CONRAD,
NOUVELLE-ORLEANS.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de NOS DROITS COMME INSTITUTION DE L'ÉTAT.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ORDINAIRES adressées à Paul Conrad, mais non les lettres CHARGÉES à lui adressées.

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est ajournée le 19 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année 1911, neuf ans dix-sept,

"German Syrup"

Pour la Toux et le Rhume

John F. Jones, Elom, Tex., écrit :
Je me suis servi du Sirop A lemand pendant les six dernières années pour les maux de gorge, la toux, le catarrhe, douleurs dans l'estomac et les poumons, et je certifie, à ceux qui ont besoin de remèdes pour des maladies semblables, que le sirop Allemand est le meilleur.

B. W. Baldwin, de Carnesville, Tenn., écrit :
Je me suis servi de votre Sirop Allemand pour ma famille, et je suis certain que c'est le meilleur remède que j'aie jamais essayé pour la toux et le catarrhe. Je le recommande à tous ceux qui souffrent de ces maladies comme le meilleur remède possible.

B. S. Hmalhausen, pharmacien de Charleston, Ill., écrit :
Après avoir essayé un tas de remèdes que j'avais sur mes tablettes, pour le catarrhe, sans en tirer de soulagement, j'essayai votre Sirop Allemand. Ce remède me soulagea immédiatement et me guérit pour toujours.

G. G. GREEN,
Seul Fabricant,

Woodbury, New-Jersey, E. U. A., et Toronto, Canada. [5]

MAISONS RECOMMANDÉES

NEW-YORK

Hôtel Lantelme

40 Union Square—Maison Française de 1ère ordre, Prix modérés

HOTEL JACQUES-CARTIER

23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER

Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés.

J. P. MARTEL, Prop.
Montréal

V. ROY & L. E. GAUTHIER,

Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro

180 - RUE SAINT-JACQUES - 180

Édifice de la Banque d'Épargne

VICTOR ROY L. E. GAUTHIER
Élévateur de plancher Chambre 3 et 4

A. PREFONTAINE,

ARCHITECTE

Successeur de feu Victor Bourgeau
12, Place d'Armes, Montréal

V. LACOMBE,

Architecte et Mesureur

897, RUE STE-CATHERINE

Entre les rues Delormier et Parthenais
Montréal

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGÉNIEUR CIVIL, ARPEUTEUR

107, rue St-Jacques, Royal Building,
Montréal

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

J. B. RESTHER & Fils,

ARCHITECTES

Chambres Nos 60 et 66, Bâtisse Impériale

107, RUE SAINT-JACQUES

TéLé. Bell 1800

MONTRÉAL

Jeux d'esprit et de combinaison

La salle du "Club d'Échecs et de Dames Canadien-Français" est ouverte tous les soirs, au No 292, rue Richmond, Montréal. Les amateurs sont invités.

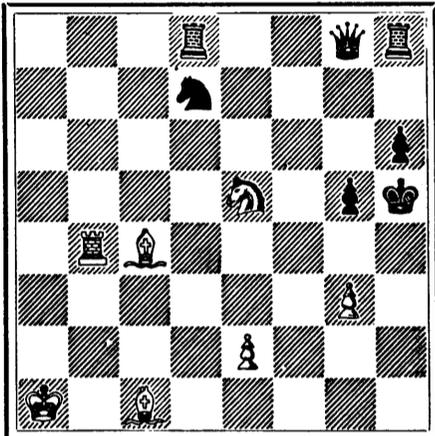
No 21.—LOGOGRIPHE

Jo suis souvent un bien, et quelquefois un mal ;
On me vante parfois et parfois on m'outrage ;
Propice à quelques-uns, à tel autre fatal.
A ma loi je soumets et le fou et le sage.
Transpose un de mes pieds, je change de destin :
J'élève jusqu'aux cieux ma voix et mon hommage,
Et chante les vertus de la vierge et des saints.

PROBLEME No 12

Composé par M. Louis Lambert, St-Paul, Minn.

Noirs—7 pièces



Blancs—7 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups.

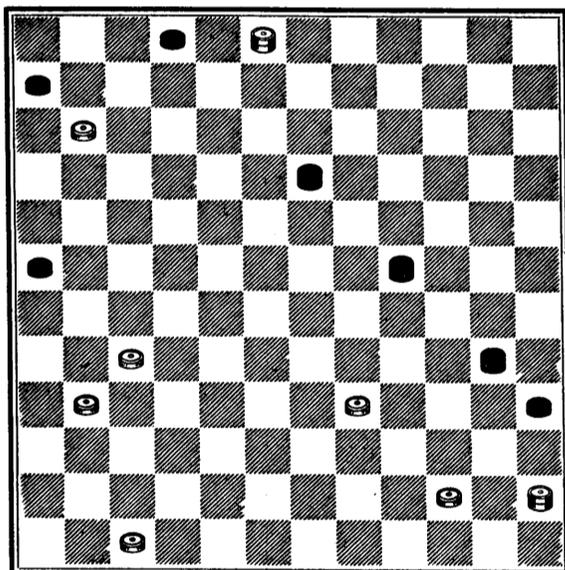
RÉBUS



PROBLEME DE DAMES No 12

Composé par M. Ferdinand Riendeau, Montréal.

Noirs—7 pièces



Blancs—8 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

SOLUTION DU PROBLEME DE DAMES No 11

Blancs	Noirs
32 à 25	19 à 32
62 à 56	52 à 39
43 à 37	32 à 43
56 à 49	43 à 56
68 à 62	56 à 69
57 à 50	69 à 36
40 à 34	27 à 40
70 à 63	36 à 69
59 à 52	69 à 15
53 à 47	40 à 66
65 à 60	66 à 53
31 à 25	14 à 31
42 à 36	30 à 41
44 à 38	31 à 11
38 à 3	16 à 29

3 à 59 partie gagnée

Solution de l'énigme No 20 —Le mot est : Eping'e.

Problème d'échecs.—J. A. Lecomte, Quartier St-Jean-Baptiste.

Problème de dames.—F. Vermette, P. A. Sicard, Montréal.

Problèmes des échecs et des châteaux.—Jos. Martin, Mississauga, Ont. ; Joseph Gauthier, Montréal ; R. A. DesRochesbrunes, St-Joseph, Beauce.

Jeux d'esprit.—J. O. Patenaude, Ottawa ; P. Thibault, Mme Louis Delorme, A. Delorme, Montréal ; Aimé Richer, St-Hyacinthe ; H. Desroches, Québec ; E. A. Brindamour, Hull.

SOLUTION DU PROBLEME D'ÉCHECS No 11

Blancs	Noirs
1 T pr C	1 R 5 D
2 T 4 TR	2 R joue
3 F 3 FD, échec et mat.	
Si :	
2 T 4 TR, échec	1 R 4 F
3 F 5 F D, échec et mat.	2 R 6 R (1)
(1)	2 R 6 C
3 F 1 R, échec et mat.	



LE GRAND REMÈDE CONTRE LA DOULEUR GUÉRIT : RHUMATISME

NÉVRALGIE, SCIATIQUE, LUMBAGO,
DOULEUR DORSALE, TIC DOULOUREUX,
MAL DE TÊTE, MAL DE DENTS,
MAUX DE GORGE

ENROUEMENT, ENGELURES,
ENTORSES, FOULURES,
CONTUSIONS, BRÛLURES ETC.

En vente chez tous les pharmaciens et
marchands généraux. Prix, 50 cts. la bouteille.
Envoyé par la maille sur réception du prix.

THE CHARLES A. VOGELER CO., Baltimore, Md.
Dépôt pour le Canada à Toronto, Ont.

MAISON BLANCHE

65 RUE ST-LAURENT

Ouverture de marchandises d'automne et
d'hiver, valeur extra, achetées à des prix
excessivement bas.
Venez voir nos prix et vous serez satis-
fait.

VOUS SENTIEZ-VOUS

Faible et épuisé? C'est parce que votre sang est impur. Autant s'attendre à ce que la salubrité d'une ville soit parfaite avec de l'eau sale et un drainage défectueux, comme de s'attendre à ce qu'une pièce de mécanique, comme la charpente humaine, soit en bon ordre avec un sang impur circulant même dans les plus petites veines. Savez-vous que chaque goutte de votre sang passe à travers le cœur et les poumons toutes les deux minutes et demie; et que, sur son passage, elle fait les os, les muscles, la cervelle, les nerfs et les autres solides et les autres fluides du corps? Le sang est le grand nutritif, ou, comme l'appelle la Bible,

"La Vie du Corps."

Est-il donc étonnant, alors, que si le sang n'est pas pur et parfait dans ses vaisseaux, vous souffriez d'aussi indéscriptibles symptômes?

La Salsepareille d'Ayer est à cent coudées au dessus de tout autre Altératif et de toutes autres Médecines pour le Sang. Comme preuves, lisez ces témoignages dignes de confiance:

G. C. Brock, de Lowell, Mass., dit: "Pendant les 25 dernières années j'ai vendu de la Salsepareille d'Ayer. Dans mon opinion, les meilleurs ingrédients pour la guérison de toutes les maladies provenant de l'impureté du sang sont contenus dans cette médecine."

Le Dr. Eugène I. Hill, 381 Sixth Ave., New-York, dit: "Comme épurateur du sang et régénérateur du système, je n'ai jamais rien trouvé qui égale la Salsepareille d'Ayer. Elle donne entière satisfaction."

La Salsepareille d'Ayer prouve également son efficacité dans toutes les formes de la Scrofule, de Furoncles, de Boutons rouges, d'Eczémas, d'Humeurs, de Lumbago, de Catharre, &c.; et est, conséquemment la meilleure

Médecine de Printemps et de Famille

en usage. "Elle les surpasse de tout au tout," dit Mr. Cutler, de Cutler Brothers, Boston, "par la quantité des ventes."

Ayer's Sarsaparilla,

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Prix, \$1; six flacons, \$6. Valant \$6 le flacon.

THIS PAPER may be found on file at Geo. P. ...

**ANNONCE DE
John Murphy & Cie**

Toutes les Dames sont invitées

Toutes les dames sont invitées à venir visiter notre importation d'automne, qui comprend les plus hautes nouveautés européennes, tout ce que l'imagination peut concevoir de beau en marchandises de fantaisie peut être vu à nos magasins, et les bas prix pour lesquels nous les offrons sont une tentation irrésistible pour tous.

Chiffons pour 10c, 12c, 17c, 22c, 40c, \$1.25 la verge, de toutes les couleurs.

Fichus chiffons, toutes les nuances, vendus de 45c à \$1.05 chaque.

Dentelles noires, pure soie, toutes les largeurs, vendues de 10c jusqu'à \$5.50 la verge.

Fichus en chenille noire, vendus \$1.00 \$1.50 valeur extra.

Demandez à voir les tabliers, ceinturons, collets, épaulettes, ornements, en corde de soie, dans tous les prix.

GANTS ! GANTS !

Gants de kid doublés pour dames, valeur extra, à 75c, \$1.00, \$1.25, \$1.50 et \$1.75 la paire.

Gants de kid doublés pour enfant, 75c.

Gants de kid doublés pour hommes, vendus de 75c à \$5.00 la paire.

JOHN MURPHY & CIE

Soins des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2193

Federal Tel. 58

LE GRAND TRONC

LORSQUE VOUS VOYAGEZ

Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

importants dans les deux Provinces. Pour **PORT HURON, DETROIT, CHICAGO** et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques; étant la

LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre. Pour plus amples informations, adressez-vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal ou à notre représentant

MUSIQUE NOUVELLE

Dolores, valse, Waldteufel, 20c; Circassienne, valse, G. Marcoilhou, 20c; Heroine, valse, W. H. Ashley, 20c; Ida, caprice mazurka, Pyllemann, 20c; Marionette, polka, F. Behr, 20c; Jolis oiseaux gavotte, Ed. Holst 20c; Race Course, galop, C.-D. Blake 20c; Marche Fantastique, A. Latour 15c Grande marche Lohengrin, R. Wagner, 20c; Chautauqua lake, valse, W. Baker, 10c; Wild rose, valse, C. Schubert, 10c; Dream of love, rêverie à la mazurka, E. Mack, 10c; La chasse infernal, quadrille, Bollman, 10c; Raquet, galop, Miss E.-H. Simmons, 10c; General Lee, grande marche, C. Young, 10c.

Expédiés franco par la poste sur réception du prix marqué

11c. pour les morceaux de 10c.

J. G. Yon,

1898 rue Sainte-Christine.

Le Musée des Familles, publication bimensuelle très Conditions d'abonnement: Un an (à partir du 1er janvier 1898): Paris, 14 francs, Département, 16 frs; Canada, 18 frs. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave 15, rue d'Orléans, Paris (France)

**LA COMPAGNIE D'ASSURANCE
"WESTERN"**

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1890..... \$2,051,863 87
Sécurité pour les assurés..... 1,916,186 36

BUREAU A MONTRÉAL, 104 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE,
Agent du département français.

J. E. BOUTÉ & Co.,
Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

4958

Si vous avez besoin d'une nourriture fortifiante servez-vous du

JOHNSTON'S FLUID BEEF

J. R. Bourdeau

Importateur et Fabricant de Chapeaux et Fourrures de tout Genre

97—RUE SAINT-LAURENT—97



LES TORTURES CORPORELLES
Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit: "Une de mes amies me conseilla d'essayer le "Régulateur de la Santé de la Femme" du Dr J. Larivière de Manville, R. J., et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes "Formales Porous Plasters" (les seules emplâtres recommandées par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la maille sur réception de 25 cents en timbres de poste.
EVANS & SONS,
Agents pour le Canada.

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada

HARTSHORN'S
SELF-ACTING
SHADE ROLLERS
Beware of imitations.
NOTICE: **Autograph of the Genuine HARTSHORN**
Insist upon having the HARTSHORN.
SOLD BY ALL DEALERS.
Factory, Toronto, Ont.

COOKS FRIEND
BAKING POWDER

DE W. D. McLAREN

Est la plus économique

LAURENT LAFORGE & BOURDEAU
MAISON FONDÉE EN 1860

Seuls Importateurs des Célèbres Pianos **HARDMAN**, de N.Y., et **MANHALL & WENDELL**, de N.Y.

Ont aussi constamment un grand choix de **PIANOS** et **ORGUES** fabriqués en Canada. Catalogues expédiés sur demande. Accords et réparations faits à ordre. Une visite est sollicitée aux salles

1637, RUE NOTRE-DAME
Téléphone 1397

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces savons.

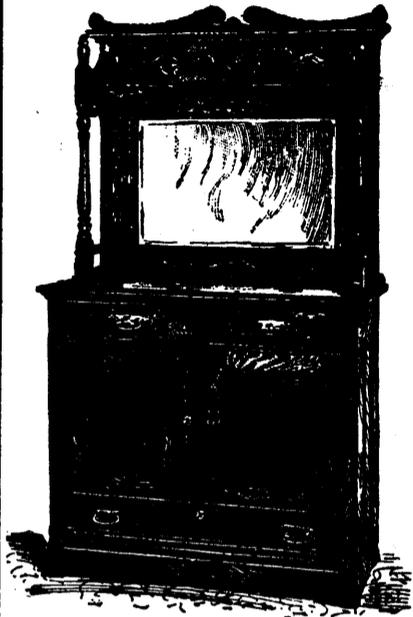
NUMEROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.
Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres
Savons No 8—Contre les taches de rousse et le masque.
Savon No 14—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.
Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.
Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques. Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).
ALFRED LIMOGES
Saint-Eustache, P.Q.

RENAUD KING & PATERSON

-- 652, RUE CRAIG --

Meubles! Gros et détail



BUFFET EN VIEUX CHÊNE

Seulement \$22.

Le plus beau choix de meubles en chêne et en noyer noir qu'il y ait à Montréal. Ne manquez pas de visiter cet établissement avant de faire vos achats.

PLUS de TÊTES CHAUVES ni de CHEVEUX GRIS.
CAPILINE
PROPRETÉ, BEAUTÉ & EFFICACITÉ SONT LES QUALITÉS DE CE RESTAURATEUR PHARMACIEN.
50c

25, rue St-Pierre, Montréal

Montréal, 19 Janvier 1891.

J. G. LAVIOLETTE, Ecr., M. D.,
Mon cher Monsieur. — Je me fais un devoir de témoigner de l'excellence de votre *Sirup de Terbensthine*. Je m'en suis servi pour le traitement d'une laryngite aigue dont je souffrais depuis plus de neuf ans. Une seule bouteille m'a complètement guéri. Veuillez agréer mes remerciements

Votre tout dévoué,
C. A. M. PARADIS, Ptre, O. M. I

BAUME NASAL
NE FAILLIT
JAMAIS GUÉRIT
RHUME DE CERVEAU ET CATARRHE

C'est un remède certain et prompt pour guérir le Rhume de Cerveau dans toutes ses phases.
SOULAGE, NETTOIE, GUÉRIT.
Soulage à l'instant, Guérit pour toujours, Infaillible.
Plusieurs solides maladies sont simplement des symptômes du Catarrhe, tel que: Mal de tête, surdité partielle, perte de l'odorat, mauvaise haleine, crachats glaireux, nausées, sensation de débilité, etc. Si vous êtes sujet à ces symptômes ou d'autres semblables, c'est que vous avez le Catarrhe; vous ne devez pas l'attendre de temps pour vous procurer une bouteille de BAUME NASAL. Soyez avisé à temps, un rhume de Cerveau négligé résulte en un Catarrhe, suivi consommation et de mort. Le BAUME NASAL est en vente chez tous les pharmaciens, ou envoyé, frais de poste payés sur réception du prix (6c) ou \$1.00 en adressant
FULFORD & CO., Brockville, Ont.